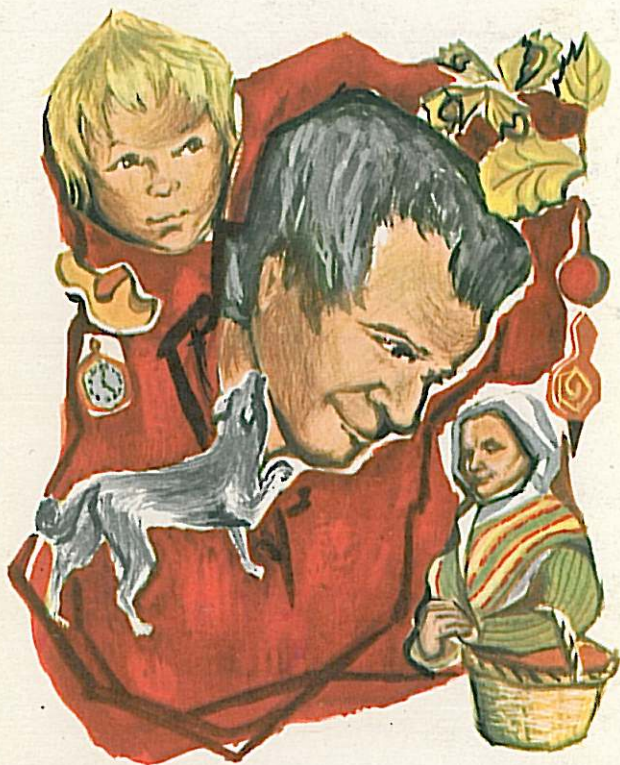


D. de FONTANIÈRES

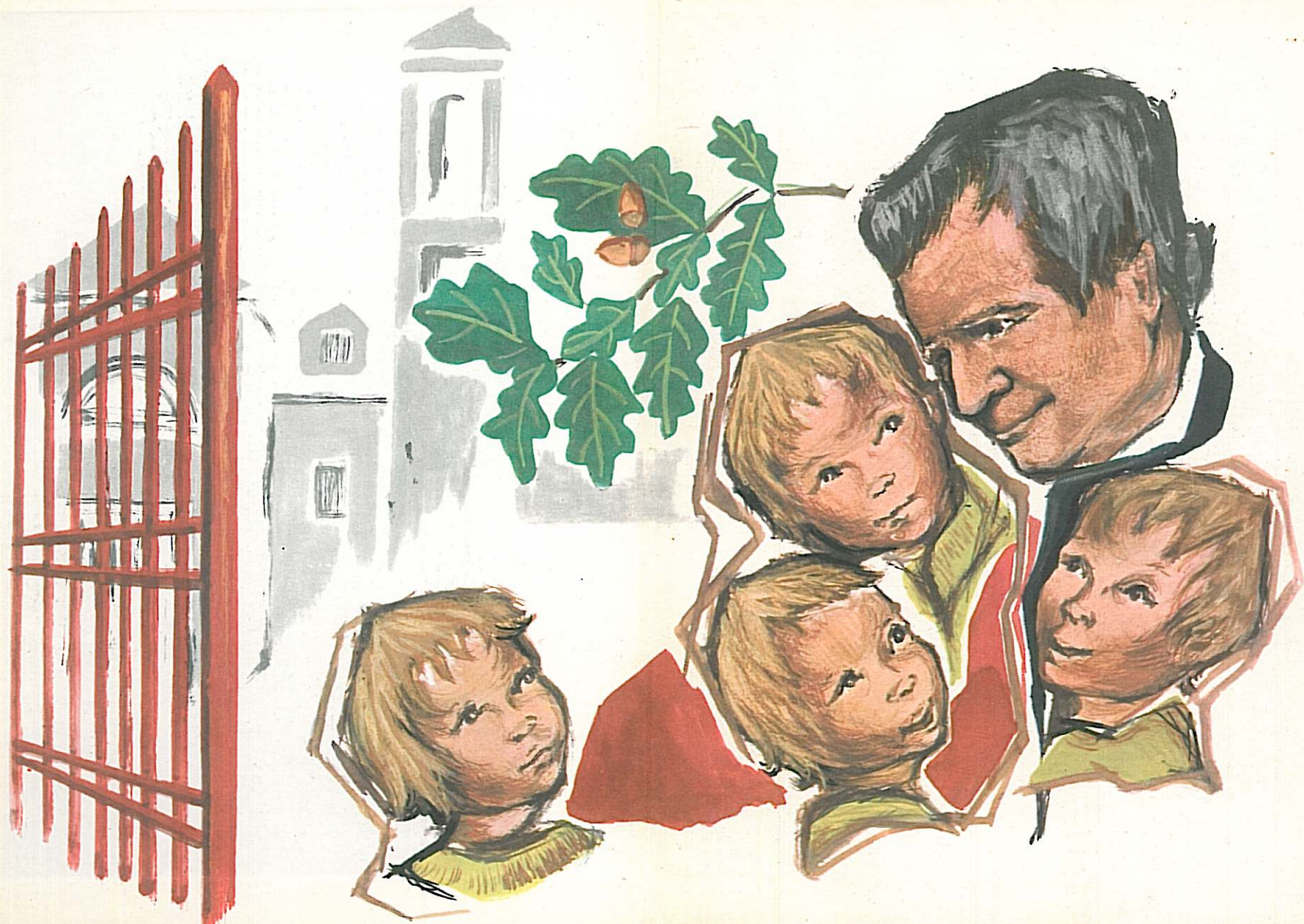
# LES FIORETTI DE SAINT JEAN BOSCO



*Gerbe d'anecdotes glanées dans la vie du plus grand saint  
du 19<sup>ème</sup> siècle*

S P **S** E S









D. de FONTANIÈRES

# LES FIORETTI DE SAINT JEAN BOSCO

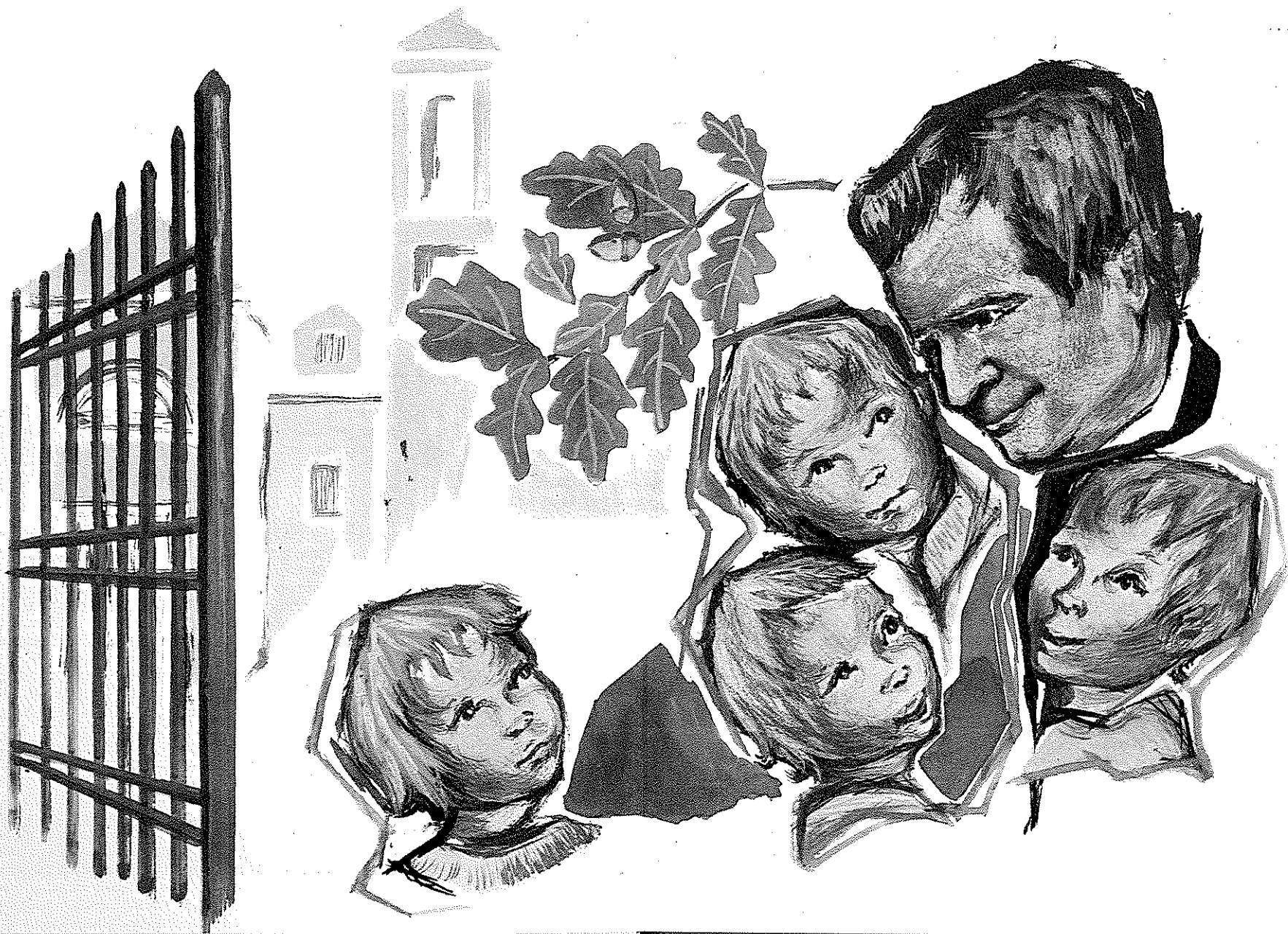


*Gerbe d'anecdotes glanées dans la vie du plus grand saint  
du 19<sup>ème</sup> siècle*

S P S E S

LES FIORETTI DE SAINT JEAN BOSCO





LES FIORETTI  
DE SAINT JEAN BOSCO



D. de Fontanières

LES FIORETTI  
DE  
SAINT JEAN BOSCO

*Gerbe d'anecdotes glanées dans la vie du plus grand saint  
du 19<sup>ème</sup> siècle*

S P **S** E S

Nihil obstat

Lyon le 10 juillet 1963  
A. Barucq s. d. b.  
Cens. del.

Imprimi potest

Lyon le 12 juillet 1963  
A. Le Boulch  
Provincial

Imprimatur

Lugduni, 18 julii 1963  
J. Peloux

© by Spes, Paris, 1963

LA CLÉ  
DU PRÉSENT OUVRAGE

*Sous le titre « A Michou et Line, mes grands amis » une bonne partie des récits contenus dans le présent volume a déjà paru dans le « Bulletin Salésien » français. Ces anecdotes ayant eu un certain succès auprès des lecteurs et des lectrices de tous âges on a cru bon de les réunir en volume et d'y ajouter quelques illustrations.*

*Le Père Jean Marie qui signait ces « billets » est un savant professeur de théologie qui habite Lyon. C'était pour lui une joie de laisser pendant quelques instants ses graves études pour venir s'entretenir familièrement chaque trimestre avec ses jeunes amis.*

*Pour grouper ces histoires, les compléter et les faire illustrer, un second Père a collaboré avec le premier...*

*Ainsi, dans ce recueil, ce sont deux fils de saint Jean Bosco qui vous parlent. Comme ils habitent l'un et l'autre dans la même maison, sise au 47 du Chemin de Fontanières, dans la proche banlieue lyonnaise, ils ont caché leur nom derrière celui de leur résidence. Voilà pourquoi ce volume est signé : D. de Fontanières... Tous les deux souhaitent que ces pages toutes simples, teintes souvent d'un brin d'humour, aident ceux qui les liront à mieux connaître et aimer celui que l'on se plaît à appeler « le joyeux Don Bosco ».*

*Les Auteurs*

*Lyon-Fontanières, ce 8 décembre 1962.*

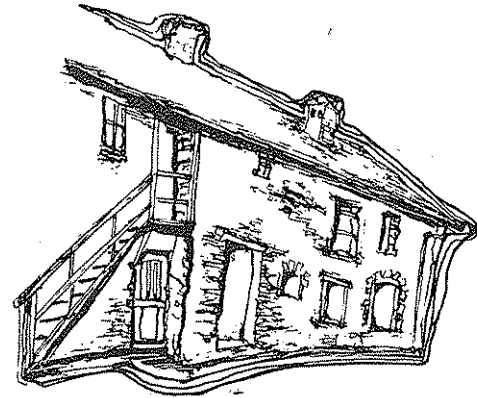


**D**on Bosco, qui devait devenir l'un des hommes les plus illustres de son siècle, vit le jour dans une pauvre ferme du hameau des Becchi, à une trentaine de kilomètres de Turin. Devenu orphelin de père dès l'âge de deux ans il vivait avec sa grand-mère paternelle, sa mère, Maman Marguerite, son demi-frère Antoine, plus âgé que lui de sept ans, et enfin Joseph, né deux ans avant lui. Ce petit pâtre piémontais serait devenu sans doute un honnête paysan, comme ses frères, si, alors qu'il avait neuf ans, un rêve mystérieux ne lui avait indiqué ce que le ciel attendait de lui.

« Il me sembla, écrit Don Bosco, que je me trouvais dans une vaste cour, près de notre ferme. Là s'ébattaient une foule de garçons dont plusieurs blasphémaient affreusement. Scandalisé, je m'élançais au milieu d'eux, reprochant vivement aux uns leurs indignes propos, essayant, à grands coups de poings, de faire taire les autres. Soudain se présente à moi un vénérable personnage dont le visage rayonnait d'une telle clarté qu'elle m'éblouissait. A ma grande surprise il m'appela par mon nom puis ajouta : « Ne les frappe pas. C'est par la douceur que tu gagneras leur cœur et t'en feras des amis. Apprends-leur à haïr le péché et

à aimer la vertu. — Je ne suis qu'un pauvre enfant, répliquai-je. Comment voulez-vous que je fasse ce que vous me demandez? — Justement, répondit l'inconnu, parce que cela te paraît impossible, rends-le possible en m'obéissant! — Mais qui êtes-vous pour me parler de la sorte? — Je suis le Fils de Celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois le jour. — Maman m'a également dit de me méfier des gens que je ne connais pas. Dites-moi votre nom! — Demande-le à ma Mère, me dit l'homme en se retournant. Alors je vis auprès de l'inconnu une grande et belle dame vêtue d'un ample manteau dont chaque point semblait marqué par une étoile. Elle me prit par la main et me dit: « Regarde! » Au même instant les garçons disparurent et je vis sur la cour une foule d'animaux étranges: chevreaux, chiens, chats, ours... « Voilà ton champ de travail, me dit la belle visiteuse. Ce qui va se passer en cet instant pour ces animaux tu le feras plus tard en faveur de mes enfants. » Je portais à nouveau mes regards vers la cour. En un clin d'oeil toutes les bêtes se transformèrent en un troupeau de jeunes agneaux qui gambadaient autour de la Dame et de son Fils! Bouleversé par cette vision j'éclatai en sanglots... Alors la Dame posa doucement sa main sur ma tête puis me dit: « Quand le moment sera venu, tu comprendras tout! » A cet instant j'entendis du bruit dans ma chambre et je m'éveillai...»

Evidemment dès que la famille fut réunie pour le petit déjeuner Jean lui fit part de son rêve. Et chacun l'expliqua à sa manière... Antoine, qui était jaloux de son frère parce qu'il aimait l'étude, trancha d'un ton sec: « Tu deviendras chef de brigands plus tard, c'est



clair! » Joseph, qui aimait tendrement son cadet poursuivit: « Tu garderas peut-être des moutons et des brebis! » Songeuse, la bonne Maman Marguerite murmura: « Peut-être deviendras-tu prêtre? » La grand-mère clôtura ce bref débat par un argument d'expérience: « Il ne faut pas attacher d'importance aux rêves! »

Pour une fois la vénérable aïeule manquait de clairvoyance... Le ciel avait bel et bien parlé à son petit-fils en cette mystérieuse nuit. Il deviendrait prêtre et serait l'apôtre des jeunes des faubourgs. Il passerait toute sa vie, qui fut longue, à conduire au bercail du Christ les garçons que la Vierge rassemblerait autour de lui. Et ainsi se réaliserait le rêve fait à neuf ans dans la pauvre chambrette des Becchi!



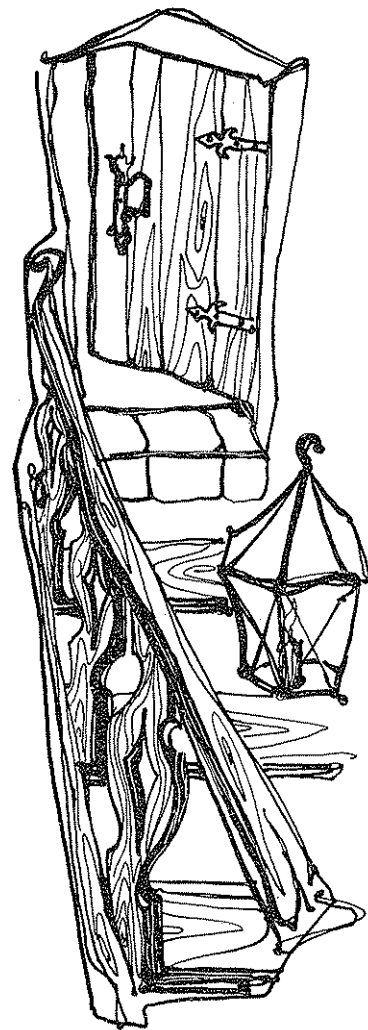
*MOI, JE NE CROIS PAS  
AU DIABLE !*

**A** la ferme des Becchi Antoine avait causé tant d'ennuis à son plus jeune frère que Maman Marguerite dut les séparer. Antoine étant seul en âge de diriger les travaux, ce fut Jean qui alla chercher du travail ailleurs. Après bien des refus notre futur saint trouva enfin une porte qui s'ouvrit. C'était celle d'un riche fermier des environs nommé Moglia. Il embaucha le jeune garçon comme berger. Bien vite d'ailleurs le brave homme se félicita de l'avoir pris à son service. Il se prêtait à tout. De grand matin il partait labourer avec son patron ou bien l'aidait à attacher la vigne au flanc des coteaux. Au retour il menait paître le troupeau, veillant sur lui avec le plus grand soin. Quand arrivait le dimanche, Jean, qui gardait au fond du coeur le désir de devenir prêtre, rassemblait dans la grange les garçons du voisinage. Là, pendant des après-midi entiers, il les amusait par toutes sortes de tours qu'il interrompait pour les faire prier ou leur raconter des histoires édifiantes.

C'est à cette époque qu'un petit événement, en soi fort modeste, le rendit célèbre dans toute la contrée.

Durant la mauvaise saison les Moglia avaient coutume d'organiser de longues veillées dans leur ferme. Autour de l'âtre, où l'on jetait d'énormes

bûches de bois, voisins et voisines se rassemblaient pour bavarder ou chanter quelques vieilles romances. Un certain soir où quelqu'un avait entonné un cantique de mission, la conversation roula sur le ciel puis sur l'enfer. A propos de ce dernier un grand garçon, pas très malin, avait lancé en ricanant : « Moi j'y crois pas à l'enfer ! » Les braves paysans, qui étaient tous de fervents chrétiens, avaient été scandalisés par ces paroles, et la conversation avait tourné court. Soudain, dans le grand silence de la nuit, on entend du bruit au grenier... Tout le monde se met à trembler... le garçon fanfaron plus que les autres ! « Ne serait-ce pas la réponse du démon ? » murmure-t-on à la ronde... Et plus personne n'ose bouger. Jean seul ne perd pas la tête.



« Montons là-haut, dit-il. Nous verrons bien si c'est le diable ! » Et courageusement il ouvre la marche. Le patron le suit, portant une lampe à bout de bras. Arrivés près de la porte du grenier les hommes ouvrent avec précaution. Par un vasisas mal fermé un coup de vent balaye soudain le grenier et souffle la flamme. Nos timides explorateurs tremblent de plus en plus. « Ral-lumez ! » crie Jean qui garde toujours son sang-froid. Le père Moglia obéit. Alors le jeune valet saisit la lampe des deux mains puis résolument s'avance dans la pièce. Devant lui il aperçoit un gros tamis retiré là jusqu'à la prochaine moisson. Et voilà que subitement celui-ci se met à danser sur le plancher !

Panique générale... Les compagnons de Jean se précipitent vers la porte et dégringolent les escaliers en se bousculant. Lui au contraire s'avance vers le tamis puis le soulève d'un geste rapide de la main. Surprise ! Que voit-il ? Une poule, heureuse d'être enfin délivrée et qui se sauve en caquetant ! C'était elle la cause de tout ce vacarme... « Tu trembles devant une malheureuse poule prisonnière, dit Jean en retrouvant le pauvre fanfaron réfugié à la cuisine, et tu veux nous faire croire que tu n'as pas peur de l'enfer ! Va le dire à d'autres, mon vieux ! » Ainsi, par son seul courage, le petit pâtre des Becchi mit K.O ce soir-là un valet de ferme sans doute plus sot que méchant...

UN SORCIER

QUI NE L'ÉTAIT PAS...

**A**vant de prendre la soutane Jean Bosco fut élève au Petit Séminaire de Chieri. Pour arriver à payer ses études, auxquelles Maman Marguerite subvenait tant bien que mal par des dons en nature, il dut exercer toutes sortes de métiers y compris celui de garçon de café ! Notre futur saint ne s'en attristait pas pour autant. Il avait même fondé parmi ses camarades de séminaire « La Compagnie de la gaieté. » Et il n'était pas le dernier à donner le ton à cette équipe de gais lurons, surtout dans les tours d'adresse ou d'acrobatie, car il était un spécialiste en la matière... En effet, lorsqu'il était encore aux Becchi, il aimait à accompagner sa mère dans les foires. Là il regardait avec attention les saltimbanques, s'efforçant de percer le mystère de leurs tours extraordinaires, afin de les imiter. Peu à peu il s'était constitué à la ferme tout un arsenal de prestidigitateur et il s'en servait le dimanche pour amuser les paysans d'alentour. Il devint si fort en ce genre de divertissement qu'il défia un jour un saltimbanque de profession et le battit successivement à la course, au saut en longueur et, finalement, en grim pant plus haut que lui à la cime d'un peuplier où il eut l'audace de faire l'arbre droit.

Une fois entré au séminaire Jean continua de se



servir de ces curieuses connaissances. Au cours d'une récréation il n'était pas rare de le voir tirer du nez d'un camarade une pièce de monnaie ou faire surgir de ses manches les objets les plus étranges. Et tous se réjouissaient de ses bons tours.

Un jour cependant les choses faillirent mal tourner... Le logeur chez lequel le jeune Bosco prenait pension avec quelques autres séminaristes, fut troublé par ces mystérieux tours de passe-passe. Récemment, afin de fêter dignement saint Thomas, qui était son patron, le brave homme avait préparé pour ses jeunes hôtes un poulet à la gelée. Stupeur! Au moment où Tommaso Cumino, tout fier de son habileté culinaire, soulevait le couvercle de la marmite, un coq bien vivant bondit sur la table en poussant de retentissants cocoricos! La mesure était comble. Il fallait dénoncer ce garçon qui, de toute évidence, était de connivence avec le démon! Tommaso alla d'abord trouver un prêtre de ses amis. Ce dernier, inquiet, lui conseilla d'en parler à l'archiprêtre de la cathédrale qui, en plus de sa charge de curé, avait aussi celle des écoles du pays. Le chanoine Burzio fit aussitôt appeler Jean Bosco. « On me dit que tu devines les pensées les plus secrètes, que tu sais la somme d'argent que l'on a dans sa poche, enfin que tu connais une foule de choses qui te font soupçonner d'être de connivence avec le diable. Qu'as-tu à répondre à cela? »

« Je vais vous l'expliquer, M. le chanoine, répondit Jean sans se troubler. Il faut toutefois que vous m'accordiez un délai de cinq minutes. Voulez-vous me donner l'heure exacte? » Le bon chanoine mit la main au gousset pour consulter sa montre. Surprise... Elle

n'est plus là! « Cela ne fait rien, reprit Jean. Prêtez-moi une pièce de cinq sous. » Le prêtre fouille dans sa poche afin d'y prendre son porte-monnaie. Lui aussi a disparu! — Ah, ça, s'écrie alors l'abbé, c'est donc vrai ce que l'on dit de toi! Tu es un sorcier, un possédé du démon! — « Calmez-vous, M. le chanoine, réplique Jean, le diable n'est pour rien dans tout cela. Les choses sont beaucoup plus simples... Quand je suis arrivé chez vous, vous veniez de faire l'aumône à un mendiant et aviez laissé votre portemonnaie sur un prie-Dieu. Ensuite vous êtes passé dans la pièce voisine à celle-ci et j'ai vu votre montre sur votre bureau. J'ai pris ces deux objets et les ai mis sous cet abat-jour... Vous pouvez les y reprendre. » A son grand étonnement le chanoine Burzio trouva en effet sous l'abat-jour de sa lampe de travail sa montre et son portemonnaie! Le diable n'y était donc pour rien!

Tout heureux de ce bon tour le prêtre demanda à Jean Bosco de lui en exécuter d'autres, s'émerveillant de l'habileté dont faisait preuve le garçon.

A la fin de la séance il fit un cadeau au jeune prestidigitateur puis il lui dit, en manière de conclusion: « Va dire à ceux qui t'accusent d'être un sorcier que c'est l'ignorance qui est la seule cause de leur étonnement! »

Depuis lors la réputation de Jean Bosco ne fit que croître et les curés se le disputaient pour l'avoir chez eux les jours de fête.

*DEUX REVES  
QUI TOMBAIENT A PIC!*

**P**ar suite des difficultés rencontrées en famille Don Bosco, sans avoir été réellement ce que l'on nomme une « vocation tardive », fut, au cours de ses études secondaires, nettement plus âgé que ses camarades de cours. Entré en 6<sup>e</sup> à quinze ans, il n'arriva à la prêtrise que onze ans plus tard, le 5 juin 1841. Monter à l'autel à vingt-six ans était plutôt une exception à cette époque. Peut-être faut-il voir là une des raisons pour lesquelles la Providence le favorisa nettement non seulement en lui accordant une mémoire étonnante mais encore en usant envers lui de moyens pour le moins curieux. Voici deux exemples glanés au cours de ses années de petit séminaire à Chieri.

La veille d'un concours le jeune Jean Bosco est sagement monté au dortoir avec ses camarades. Il est à peine endormi qu'il se trouve assis à son pupitre de classe de 5<sup>e</sup>. Le professeur est également à son poste et dicte, depuis son bureau, une version latine... Lorsque Jean est en possession du texte complet il se met avec ardeur à le traduire. Chose curieuse, un inconnu, penché sur son épaule, l'aide dans son travail, poussant l'amabilité jusqu'à corriger au passage les fautes qui lui échappent! Evidemment notre séminariste

est enchanté de cette aubaine... Son étonnement est encore plus grand lorsqu'au son de la cloche il se retrouve dans son lit! Après le petit déjeuner il se rend en classe, bien éveillé cette fois. Et voilà que le professeur donne comme sujet de concours la version latine faite pendant la nuit! En un clin d'oeil, et sans l'aide du moindre dictionnaire, l'élève Bosco rédige son devoir, tenant soigneusement compte des corrections suggérées par le charitable inconnu. La composition terminée il porte sa copie au professeur. Celui-ci, surpris d'une telle rapidité, pense qu'il s'agit d'un devoir bâclé

et s'apprête à sévir. A sa grande stupéfaction il constate que la copie ne comporte pas la moindre erreur. Et grâce à son rêve de la veille le séminariste Jean Bosco sera proclamé ce jour-là premier de sa classe!

Voici un second fait qui montre à l'évidence que le futur saint était nettement de connivence avec le ciel. Ce matin-là le professeur a donné un devoir à ses élèves. Au bout de quelques minutes le jeune Bosco apporte sa copie. Une fois de plus le maître s'en étonne. Comment faire si rapidement un devoir qu'il juge difficile et sur lequel la majorité de la classe va



pâlir pendant plus d'une heure? Il parcourt le texte avec attention. Il n'y a pas la plus petite faute! Surpris, il demande à son élève de lui apporter son brouillon. Nouvel étonnement : Jean n'en a pas fait! Chose encore plus étrange : la veille le professeur avait préparé chez lui un devoir assez long qu'il comptait donner à ses élèves le lendemain matin. Une fois en classe, voyant qu'il n'avait pas le temps de le dicter en entier, il avait supprimé la finale. Or, voilà qu'il trouve sur la copie de Jean Bosco le texte complet du devoir tel qu'il l'avait préparé chez lui! Comment expliquer cette étonnante coïncidence? Il le demande à son élève... Ce dernier, tout confus, lui avoue qu'il l'a vu en rêve la nuit précédente et que le texte lui a été dicté en entier! S'en souvenant parfaitement à son réveil il l'avait transcrit au dortoir avant de venir en classe...

LA SERVANTE  
APPRIVOISÉE

L'abbé Bosco était au Grand Séminaire, se préparant au sacerdoce. Profitant des vacances d'été il décida de se rendre à la cure de Cinzano pour y passer la journée en compagnie de son ami l'abbé Colmollo. Encadré par quatre joyeux garçons parmi lesquels se trouvaient un géomètre et un futur juge de paix... l'abbé Bosco arriva devant la porte du presbytère vers la fin de la matinée. Hélas! les volets étaient clos et un profond silence entourait la maison. « M. le Curé serait-il absent? Sonnez toujours se dit l'abbé; nous verrons bien! » Et il sonna... Au bruit de la clochette se répercutant au long d'un vaste corridor une femme âgée parut. Le chignon en bataille, l'œil méfiant, un brin de moustache grise au coin des lèvres, elle n'avait pas l'air commode...

— Excusez-nous, dit l'abbé en la saluant; nous sommes venus voir M. le Curé et son neveu l'abbé Louis.

— Il n'y a personne ici, répond la servante d'un ton sec. M. le Curé est parti à Sciolse avec son neveu pour une conférence. Ils ne rentreront pas avant ce soir.

L'abbé Bosco sent que la vieille demoiselle a été dérangée et n'est pas du tout contente de leur visite. Comment faire pour l'amadouer?

— Quel dommage, reprend l'abbé d'un air navré. Nous aurions été si heureux de passer la journée dans cette jolie cure! Si au moins il y avait cette gentille et dévouée mademoiselle Madeleine!

A ces mots, comme Maître Corbeau dans la fable du bon La Fontaine, notre servante flattée se ren gorge. Dans ses yeux le regard s'est subitement radouci... L'abbé Jean, né malin comme Maître Renard, s'en aperçoit... Et il ajoute aussitôt: « Cette brave femme est un vrai trésor pour M. le Curé. Malheureusement elle a dû l'accompagner à la conférence. »

La vieille fille boit ces paroles comme du petit lait. Elle... à la conférence de M. l'archiprêtre et avec M. le Curé! Quel honneur! L'abbé Bosco sentant que la place commence à fléchir... ajoute bien vite: « J'aurais aimé la saluer ainsi que mes amis. — Saluer qui? demande la servante qui n'en croit pas ses oreilles. — Mais mademoiselle Madeleine! Malheureusement elle n'est pas là. — « Mais bien sûr que si qu'elle est là! C'est moi », ajoute la vieille gouvernante en rougissant.

— Vous, mademoiselle, dit l'abbé qui le savait depuis le début de la conversation. Mais alors nous sommes sauvés. N'êtes-vous pas l'âme de cette maison? Sans vous que ferait M. le Curé? — Je ne suis que son humble domestique protesta faiblement Madeleine. — Enfin, mademoiselle, puisque nous avons eu la chance de vous trouver, dites à M. le Curé et à son neveu combien nous regrettons qu'ils n'aient pas été là. Tant pis, nous reviendrons une autre fois.

— Mais où allez-vous manger à cette heure? — Oh! nous nous débrouillerons... — Et comment? Avec

vosre soutane vous ne pouvez tout de même pas aller dans une auberge! Entrez donc!

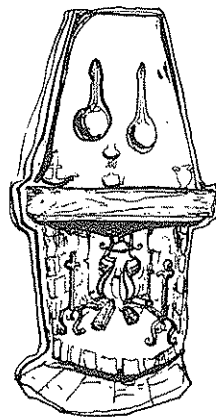
— Non, non, Mademoiselle. M. le Curé n'y étant pas, c'est trop délicat. — Mais j'y suis moi, voyons. Allez, entrez! — Non, non. Vous ne nous attendiez pas. Cela vous dérangerait vraiment trop! — Pas du tout. Je vais vous préparer quelque chose. Entrez.

Et nos cinq voyageurs de franchir le seuil, sourire aux lèvres, tandis que la servante, passant un tablier, se met à son fourneau.

En un tournemain la rude Madeleine leur prépara un vrai banquet. Quand arriva le dessert on trinqua joyeusement avec le fameux vin des collines d'Asti. Et M. le juge avec le géomètre s'écrièrent en chœur au dessert: « Vive l'abbé Bosco! A son sourire personne ne résiste. »

« Et vive mademoiselle Madeleine qui nous a si bien traités! » ajouta l'abbé en levant son verre dans la direction de la servante rayonnante de bonheur...

Une fois de plus l'apologue du fabuliste s'était réalisé!





LES SABOTS  
DE DON BOSCO

Cette scène, qui s'est passée un jour d'été à l'Oratoire de Turin, montre à quel point on était pauvre chez Don Bosco.

Notre saint, devant envoyer un de ses abbés faire une course en ville, fit appeler un certain Rocchietti dans son bureau. Mais voilà qu'au moment où son commissionnaire tourne les talons il s'aperçoit que son abbé est lamentablement chaussé. « Regarde tes souliers, mon pauvre ami! Ils sont tout décousus et ils baillent. N'en as-tu pas d'autres pour sortir en ville? »

— Hélas, non, Don Bosco; c'est mon unique paire.

— Eh bien, tu vas prendre les miens.

Et le saint d'enlever aussitôt ses souliers que l'abbé s'empresse de mettre.

Mais voilà... Don Bosco n'avait lui aussi qu'une paire de chaussures! Et de même tous ses braves abbés du Valdocco! Impossible donc d'en trouver, même une mauvaise paire de rechange, dans toute la maison... On ne pouvait pas cependant laisser le directeur de l'établissement se promener tout un après-midi en chaussettes! On finit donc, en cherchant bien, par dénicher de vieux sabots dans le grenier. « Je vais les mettre, dit Don Bosco en riant. Je n'ai pas à sortir. J'attendrai ici le retour de Rocchietti ».

Hélas! vers 15 heures, catastrophe! Un inconnu se présente à la conciergerie et demande à parler d'urgence à Don Bosco. On le conduit au bureau du saint.

« Mon Père, dit le visiteur, je suis domestique chez M. le Comte Giriodi. Un membre de sa famille est au plus mal. Mon maître vous demande de venir d'urgence pour lui donner la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice ».

Or l'abbé Rocchietti ne devait pas être de retour avant 17 heures! Que faire? Après un moment de réflexion Don Bosco, voyant la gravité de la situation, répond: « Eh bien, partons. Vous m'accompagnerez n'est-ce pas? »

Et les voilà bientôt tous les deux dans les rues de Turin. Le saint marche le plus légèrement possible afin de ne pas trop faire de bruit sur les larges dalles des trottoirs et il se baisse tant qu'il peut pour cacher, avec le bas de sa soutane, ses malencontreux sabots!

On arrive enfin devant une somptueuse villa. Don Bosco voit le malade, lui donne la bénédiction qu'il attend, puis demande à se retirer. M. le Comte, que son domestique a renseigné sur l'étrangeté des chaussures de son hôte, s'offre à l'accompagner. Ce dernier, ne se doutant de rien, accepte.

Quelques instants plus tard, comme on passait dans une rue bordée d'arcades et de riches magasins, le Comte s'arrête et dit: « Voulez-vous entrer un instant avec moi, mon Père? J'ai une petite emplette à faire ». Or il y avait là une boutique de chaussures tenue par une brave dame que Don Bosco connaissait bien.

« Bonjour, madame Zanone », dit le saint en entrant.

— Oh, mon Père, quel plaisir de vous voir ici! Qui me vaut cet honneur?

Tandis que Don Bosco cherche la réponse M. le Comte glisse discrètement à l'oreille de la dame: « Il n'a pas de souliers! »

— Mon Dieu, est-ce possible, s'écrie la marchande en regardant les sabots du saint. Vous n'avez plus de chaussures?

— Comme vous voyez, Madame... Mais nous sommes en été, ça n'a pas d'importance.

— Raison de plus au contraire. Vous devez étouffer là-dedans! Quelle est votre pointure?

Et voilà notre dame, perchée sur un escabeau, fouillant ses rayons pour y chercher ce qu'elle a de mieux. Bientôt elle tend une belle boîte à Don Bosco.

— Essayez ceux-là, mon Père; ils doivent vous aller.

De fait l'essai fut concluant. Mais comme M. le Comte sortait son portefeuille la dame ne voulut rien accepter. Elle demanda seulement la faveur de garder les sabots du saint en souvenir de sa visite...

Don Bosco se confondit en remerciements puis, ravi, s'en retourna chez lui, emportant une des plus belles paires de chaussures de la boutique!

Ainsi la Providence l'avait tiré élégamment d'embarras...



Don Bosco, jeune prêtre d'une trentaine d'années, commençait son apostolat parmi les garçons abandonnés de Turin. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour faire de nouvelles recrues pour son patronage placé sous la protection de saint François de Sales, modèle de patience et de courtoisie, deux vertus bien nécessaires dans un tel milieu...

S'apercevant un jour qu'il avait besoin d'un coup de rasoir, notre vaillant apôtre entre chez le premier coiffeur venu. Un petit apprenti l'accueille qui doit avoir tout juste douze ans.

« Bonjour, mon ami, dit le saint en souriant. Je tombe à pic! Tu vas me faire la barbe, hein! »

A ces mots le patron intervient vigoureusement. « Vous n'y pensez pas, mon Père. Il vous écorcherait la figure. C'est un nouvel apprenti et j'oserais à peine lui donner mon chien à tondre! »

— Vous croyez, patron? Vous savez, j'ai la peau dure. Et puis il faut bien que ce garçon s'exerce sur quelqu'un! Je lui offre mes joues!

Et Don Bosco de s'asseoir tranquillement dans un fauteuil tandis que le jeune garçon lui passe une serviette immaculée autour du cou.

La suite, hélas! fut une véritable catastrophe... Pen-

dant une demi-heure le malheureux patient — c'est bien le mot qui convient — eut la peau tirée, raclée, coupée, écorchée et finalement mal rasée!

Quelle drôle d'idée aussi de vouloir se mettre entre les mains d'un apprenti qui ne connaît pas son métier, pensait le patron qui assistait impuissant à ce massacre. Mais si notre saint souffrait affreusement il ne perdait pas son temps. Durant la demi-heure que se prolongea la douloureuse opération il causa avec son petit écorcheur, lui posant des questions sur sa famille, sa situation, son instruction. C'est ainsi que le garçon, qui se dénommait Charles, lui apprit qu'il était orphelin, qu'il n'avait guère pu fréquenter l'école et que, malgré ses douze ans accomplis, il n'avait encore jamais communie.

Autant de graves lacunes auxquelles Don Bosco se proposa de porter remède au plus tôt. Pour ce faire, il donna rendez-vous à son nouvel ami pour le dimanche suivant au patronage du Valdocco. Charles s'y rendit puis y retourna chaque dimanche, trop heureux de trouver là de joyeux camarades et des Pères pleins d'entrain. Il fit quelques mois après sa Première Communion et cela si sérieusement que l'histoire ajoute que depuis lors, si quelqu'un se permettait de tenir quelques propos grossiers chez son patron ou de critiquer les prêtres, il trouvait à qui parler.

En se laissant héroïquement écorcher, Don Bosco n'avait pas perdu son temps!

On sait toutes les difficultés qui accablèrent Don Bosco quand, nouveau prêtre, il essaya de trouver un bout de terrain pour faire jouer ses apprentis le dimanche. Evidemment une chapelle lui était également nécessaire tant pour faire prier son monde que pour lui enseigner un bout de catéchisme, la plupart de ses garçons sachant tout juste esquisser le signe de la croix!

Vers la fin de l'année 1845 les autorités religieuses permirent à sa « horde », comme on l'appelait, d'utiliser une modeste chapelle dédiée à saint Martin. Simple succursale d'une paroisse voisine on y célébrait une seule messe le dimanche puis le local se vidait pour le reste de la journée. C'était donc une aubaine pour Don Bosco et ses garçons. Nous allons voir que malgré les apparences il n'en fut rien...

La chapelle Saint-Martin se trouvait bâtie dans un quartier dénommé « Les Moulins de la Doire », rivière qui se jette dans le Pô en aval de Turin.

Sur ses bords étaient installés des moulins et il y avait là de nombreux meuniers avec leurs familles. Chaque dimanche ces gens virent arriver Don Bosco avec ses trois cents garçons! Ce fut la fin de leur tranquillité! Evidemment quand la troupe était dans

la chapelle pour la prière ou le catéchisme cela pouvait aller. Mais quand ces centaines de garnements s'égaillaient dans les prés, courant et criant à perdre haleine, on ne s'entendait plus! « Ce n'est pas tenable, disaient les commères. C'est un véritable enfer! »

Excité par elles tout le quartier se mit bientôt à se plaindre de ces « voyous » comme on dénommait ces pauvres gosses vêtus souvent à la diable. Le plus farouche des opposants fut le secrétaire du groupement des meuniers. Furieux contre l'admirable travail que faisait ce jeune prêtre au milieu de ces sans-logis il prit sa plus belle plume et écrivit au Maire de Turin une vigoureuse réclamation. Il y expliquait que le dimanche la vie devenait impossible dans le quartier des Moulins depuis qu'un certain Don Bosco y venait, accompagné d'une bande de plusieurs centaines de vauriens. Ce prêtre allait en outre jusqu'à trousse sa soutane pour courir avec eux, ce qui était un scandale pour toutes les familles des meuniers et leurs enfants. La population comptait donc que des mesures énergiques seraient prises au plus tôt afin de mettre ordre à tout cela. M. le Maire, effrayé par cette levée de boucliers, abonda dans le sens de ses administrés et interdit l'accès de la chapelle Saint-Martin aux patronnés dès le dimanche suivant. « Patience, dit Don Bosco à ses garçons en leur apprenant la triste nouvelle; patience et aussi confiance! La Sainte-Vierge nous trouvera bien quelque chose. Et peut-être, ajouta-t-il, prendra-t-elle notre défense... » C'est en effet ce qui arriva.

Le secrétaire des meuniers de la Doire n'écrivit jamais plus d'autres lettres à qui que ce fut. Atteint

subitement d'une violente fièvre il mourut quelques jours à peine après le départ de Don Bosco et de ses garçons.

En disparaissant aussi brusquement il laissait un fils dont personne, comme par hasard, ne voulut s'occuper sauf... Don Bosco. Le saint, oublieux des offenses comme le recommande le Christ, reçut le malheureux garçon chez lui, lui donna du pain, lui offrit un toit et enfin lui fit apprendre un métier.

Ainsi l'apôtre de Turin, pourchassé et calomnié, sut rendre une fois de plus le bien pour le mal, donnant au passage une belle leçon à ses détracteurs. Et la Vierge Auxiliatrice ne tarda pas à l'en récompenser en lui faisant offrir le fameux hangar Pinardi devenu aujourd'hui le centre d'une œuvre dont le rayonnement s'étend sur le monde entier.





*COMMENT LE DIABLE  
FUT MIS EN DÉROUTE...*

Quand Don Bosco s'installa au Valdocco, dans la zone de Turin, il déranger fort un vilain monsieur qui régnait là en maître. Vouz avez deviné son nom... C'était le démon! Or le saint venait de bâtir une maison toute neuve afin d'y loger ses orphelins, chaque jour plus nombreux. Satan, furieux, fit souffler sur elle une telle tempête qu'il réussit un beau jour à jeter les murs par terre!

Sans se décourager Don Bosco recommença... Alors le démon fit tomber la foudre sur la nouvelle bâtisse. Comme les murs étaient tout de même restés debout le saint termina l'ouvrage puis s'installa avec ses garçons. Evidemment l'enfer ne fut pas content. Le Malin résolut donc de reprendre la lutte contre ce prêtre qui lui volait tant d'âmes. Pour cela il songea à le mettre à bout de forces en l'empêchant de dormir.

Chaque soir, dès que le pauvre abbé était couché, un bruit épouvantable emplissait sa chambre. C'étaient tantôt des roulements de tambour, tantôt des cris de bêtes sauvages ou bien des coups violents frappés au plafond! Une fois même le lit fut soulevé en l'air puis retomba lourdement sur le plancher...

Le malheureux Don Bosco, privé de sommeil, maigrissait à vue d'œil et n'en pouvait plus. S'il voulait



continuer de s'occuper de ses enfants il fallait en finir avec celui que Jésus appelait: le Prince des ténèbres. Un matin donc, le saint prit une échelle puis monta au grenier qui se trouvait au-dessus de sa chambre. Il emportait avec lui une grande image de la Sainte Vierge portant sur le bras l'Enfant-Jésus. Arrivé dans le grenier, soulevant le cadre au-dessus de sa tête comme pour bien le montrer, il fit le tour de la pièce en criant bien fort: « Va-t'en, va-t'en, démon! Sors d'ici! Et n'y reviens plus! »

Puis il suspendit l'image de la Vierge à l'un des quatre murs. Ensuite il s'agenouilla et fit cette courte prière: « O Vous qui êtes l'Immaculée et avez écrasé de votre talon la tête du serpent, délivrez-moi de l'ennemi infernal! » Puis il redescendit. A la fin de cette journée au cours de laquelle il avait beaucoup travaillé, comme toujours, Don Bosco se coucha en se demandant comment il passerait la nuit. Or il dormit comme un bienheureux. Et ce fut fini pour toujours. La Sainte Vierge avait commandé au démon de se tenir tranquille... Il n'avait plus osé revenir.

Comme quoi l'Eglise a raison de comparer Notre-Dame à une Armée rangée en bataille! Quand on l'invoque avec confiance, les plus rudes assauts de l'enfer se terminent fatalement par une lamentable déroute.

UNE SÉANCE DE BOXE  
PUBLIQUE ET GRATUITE

Voici une histoire qui prouve à quel point le bon saint de Turin était cher à chacun de ses garçons.

Un jour Don Bosco passait devant une église dédiée à saint Laurent. Appuyés au mur, se chauffant au soleil, des gamins étaient là, plutôt mal vêtus.

C'étaient de petits cirEURS de chaussures et de jeunes ramoneurs descendus de leurs montagnes pour passer la saison dans la grande ville.

Quand notre saint arriva près d'eux un des petits cirEURS s'écria :

« Oh ! voilà Don Bosco ! » Et se précipitant à ses pieds il lui propose de cirer ses souliers.

— Pas le temps, mon ami ! répond l'abbé toujours affairé.

— Ce sera vite fait !

— Impossible, je suis trop pressé !

— Ce sera gratis pour vous ; vous êtes mon ami !

A ce moment, l'un des ramoneurs intervient :

— Tu ne vois pas que tu ennues Don Bosco ? Laisse-le donc tranquille !

— De quoi te mêles-tu toi ? réplique le petit cirEUR.

— Je connais Don Bosco tu sais !

— Moi aussi je le connais ! Je suis même son ami !

— Et moi aussi !

Le ton se met alors à monter...

— En tout cas il m'aime plus que toi, dit le cirEUR.

— Ce n'est pas vrai ; c'est moi qu'il aime, le mieux !

— Non, c'est moi !

— Tu vas te taire, sinon...

— Non, je ne me tairai pas, espèce de...

Et voilà nos deux garçons qui se sautent dessus comme des coqs de combat !

L'affaire devient même sérieuse. Coups de pieds et coups de poings pleuvent de part et d'autre ; cirage et brosses du petit cirEUR font bientôt du vol plané...

Don Bosco juge prudent d'intervenir.

— Eh ! Eh ! mes amis, doucement. Et le saint de séparer les boxeurs.

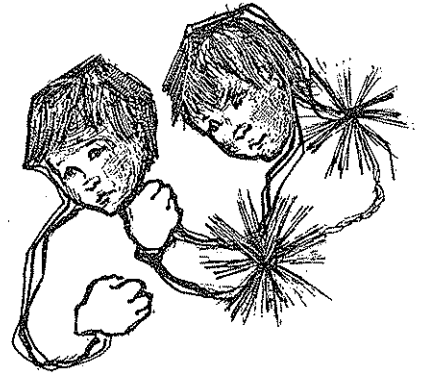
A contre-cœur ils s'arrêtent. Mais, les cheveux en bataille et le regard mauvais, on sent qu'ils en veulent encore.

— Hein, Don Bosco, dit le petit cirEUR, c'est bien moi que vous aimez le plus ?

— Non, c'est moi, crie le ramoneur.

— Ecoutez, dit Don Bosco ; vous me posez là un problème difficile. Vous voyez ma main ?

— Oui



— Regardez mon pouce et mon index. A votre avis quel est celui que j'aime le mieux?

— Les deux...

— Exactement! Eh bien, vous êtes l'un et l'autre comme les deux doigts de ma main. Je vous aime bien tous les deux et j'aime aussi vos camarades. Voilà pourquoi vous avez tort de vous battre. Venez donc faire un petit tour avec moi et oubliez tout! Et tous trois s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, ramoneur et cireur sentant battre à l'unisson, sous la soutane fatiguée, le grand coeur de Don Bosco.

C'était au mois de juin 1858, à Turin. On célébra en grande pompe chez Don Bosco la fête de saint Louis de Gonzague. A l'église on avait sorti les plus beaux tapis; dans la cour étaient dressés des arcs de triomphe... Enfin tout le monde était en liesse.

Don Bosco avait prévu, pour la sortie de la messe de communion, un petit déjeuner destiné à une vingtaine de Messieurs et de Dames, tous bienfaiteurs de ses œuvres. Pour cela il avait commandé chez un pâtissier voisin une bonne provision de café, de lait, de chocolat, plus une corbeille de gâteaux. Le tout avait été soigneusement retiré sur une table à la sacristie.

Le garçon de café chargé du service, attiré par les chants des enfants, s'était faulfilé dans l'église. Là il admirait de tous ses yeux l'évêque célébrant la messe, entouré, dans le chœur, d'une cinquantaine de clergeons. Ce n'était pas si souvent que pareille aubaine lui échéait!

La cérémonie terminée, Don Bosco groupe ses invités et les fait passer dans une salle où le petit déjeuner doit être servi. Soudain il voit accourir vers lui le garçon de café, l'air catastrophé! « Don Bosco lui crie le pauvre homme, il manque la moitié du lait



et du chocolat! Quant aux gâteaux la corbeille est presque vide!»

— Allez vite chez le pâtissier, dit le saint, et rap- portez un nouveau déjeuner!

Le garçon part à toutes jambes tandis que Don Bosco cherche l'explication de ce mystère... S'il faut un miracle pour multiplier les pains, il sait fort bien que pour faire disparaître des gâteaux c'est beaucoup plus facile. Mais qui a bien pu lui jouer ce vilain tour et en un pareil jour? Notre pauvre saint en était là de ses réflexions quand un grand du patronage arrive tout essoufflé: « Don Bosco, lui crie-t-il, venez vite! »

— Qu'y a-t-il?

— Viglietti est au plus mal.

— Mais où ça?

— Dans un pré, tout à côté. Il est couché par terre. On dirait un mort...

Don Bosco suit le garçon. Il trouve en effet le pauvre Viglietti étendu dans l'herbe et gémissant.

— Que fais-tu là? lui demande le saint.

Le malheureux ne répond pas...

— Es-tu malade?

— Don Bosco, je meurs, dit Viglietti dans un souf- fle. Confessez-moi vite!

— Tu as mangé quelque chose qui t'a fait mal?

— Oui... ce que vous aviez fait porter à la sacristie!

— Ah, je comprends tout maintenant, dit Don Bosco.

Viglietti était en effet le sacristain du Valdocco et de surcroît l'homme de confiance de la maison... Comment avait-il pu en arriver là?

— Tu as mangé ça tout seul? interroge le saint.

— Oui, Père. Quand je me suis vu à la sacristie devant tant de bonnes choses j'ai commencé par y goûter... puis j'y suis revenu. Comme j'avais peur que quelqu'un vienne et me surprenne, j'ai mangé trop vite... Et alors tout d'un coup j'ai senti que j'en avais trop pris. Il me semblait que j'allais éclater! Je me suis sauvé et je suis venu me coucher dans ce pré! Mais ça va de plus en plus mal... Vite confessez-moi. Je vais mourir!

— Mais non, mais non, tu ne vas pas mourir, grand nigaud. Tu as seulement une bonne indigestion. Allez, lève-toi et viens avec moi à l'Oratoire.

— Non, non, Don Bosco. Après ce que j'ai fait il faut me renvoyer.

— Te punir, Viglietti? Mais tu l'es bien assez com- me ça, je pense. Allez, prends-moi par le bras.

Mais le pauvre sacristain avait trop honte. Comme il était du quartier il demanda à rentrer directement chez lui où on le mit sérieusement à la diète.

Quelques jours après il passait timidement la porte du patro... En le voyant ses copains lui dirent, avec un petit sourire en coin: « Eh, Viglietti, tu ne veux pas un peu de chocolat?... »

Décidément l'affaire avait fait du bruit et sa gour- mandise lui coûtait cher. De fait on ne l'appela plus désormais au patronage que « le gars au chocolat. » Pauvre sacristain!

UN CONFESSEUR  
IRREEMPLAÇABLE

Don Bosco insistait beaucoup auprès de ses garçons pour qu'ils se confessent bien et souvent. Et il savait apporter à leurs âmes tant de paix, tant de joie, qu'ils ne voulaient plus se confesser à d'autres prêtres qu'à lui. Vous allez voir jusqu'où, un jour, cela les mena...

Un certain dimanche de Carême un groupe de grands apprentis de Turin, qui travaillaient en ville pendant la semaine, arrive au Valdocco. Ils vont tout droit à la chapelle. Hélas! Don Bosco n'est pas là.

Ils bifurquent vers la cuisine, trouvent Maman Marguerite et lui demandent: « Don Bosco est sorti? ».

— Oui. Il est allé prêcher à Carignano.

— Ah! Et par où passe-t-on pour aller à Carignano?

— Il faut d'abord aller à Moncalieri. De là, il n'y a qu'à suivre la grand-route. Vous avez absolument besoin de voir mon fils?

— Oui. Nous voulons nous confesser!

— Mais il y a ici un prêtre qui le remplace pour les confessions.

— Nous voulons Don Bosco, réplique le groupe d'un air décidé.

Et voilà nos gars partis comme si Carignano était

au bout de la rue. Or ce village se trouvait à 12 kilomètres de Turin.

Nos voyageurs y arrivèrent à 11 heures, fatigués, pleins de poussière, l'estomac creux... Ils se dirigèrent vers la maison de Monsieur le Curé et y trouvèrent enfin Don Bosco.

— Qu'est-ce qui vous arrive? leur demanda le saint. « Le patro n'était pas ouvert? »

— Si. Mais nous sommes venus pour nous confesser, puis faire la communion.

— A cette heure! Vous êtes encore à jeun?

— Bien sûr!

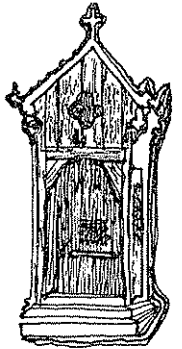
Tout ému Don Bosco se mit à confesser ses grands garçons puis les communia. Quand il eut fini il était près de midi. On ne pouvait les renvoyer ainsi à Turin.

Le curé de Carignano mit les paroissiens au courant et au bout de quelques minutes chacun des marcheurs se trouvait devant une bonne assiette, bien garnie.

Dans l'après-midi Don Bosco invita ses patronnés à monter à la tribune de l'église. Là ils chantèrent de tout leur cœur, d'abord les vêpres, puis divers cantiques à plusieurs voix qu'ils avaient appris aux cours du soir du Valdocco.

Et les gens du pays en furent ravis.

Mais les plus heureux c'étaient encore ces garçons qui, l'âme pure et légère, firent la route du retour en compagnie de leur grand ami, Don Bosco!



UN MAUVAIS SOUPER  
QUI SE TERMINE EN BANQUET

Don Bosco était allé prêcher dans un village des environs de Turin à l'occasion de la Toussaint. Le lendemain 2 novembre, comme il redescendait prendre son train en fin d'après-midi, il se trompa de chemin. La nuit était venue brusquement et par-dessus le marché il pleuvait... Le saint fut obligé de chercher un gîte pour la nuit... Il frappa donc à la porte d'une demeure isolée, près de la route. Un homme qui n'avait pas l'air très commode, lui demanda d'un ton aigre: « Qui êtes-vous? »

— Un pauvre prêtre de Turin, Monsieur. Je me suis trompé de route! Auriez-vous la bonté de me donner un petit abri au moins pendant quelques heures?

— Que faites-vous à Turin?

— Je suis chargé d'une petite église, au quartier du Valdocco.

— Allons, entrez, dit l'inconnu faisant la moue. Avez-vous soupé?

— Non. Mais si vous voulez me donner quelque chose à manger j'accepterai volontiers.

— Je regrette, mais je n'ai rien ici en ce moment. Tout juste un peu de pain et un bout de fromage si ça peut vous convenir.

— Cela suffira largement, mon bon Monsieur. Je vous remercie beaucoup.

— Peut-être comptez-vous rester ici ce soir? demanda le bonhomme méfiant.

— C'est-à-dire qu'avec ce mauvais temps... Et puis le dernier train est parti!

— Ma foi, je n'ai pas de lit à vous offrir.

— Oh! Un vieux fauteuil pourrait faire l'affaire.

— Alors, dans ce cas, vous pouvez rester et passer la nuit ici. J'en ai un.

Et le bonhomme servit un morceau de pain et un bout de fromage à son hôte.

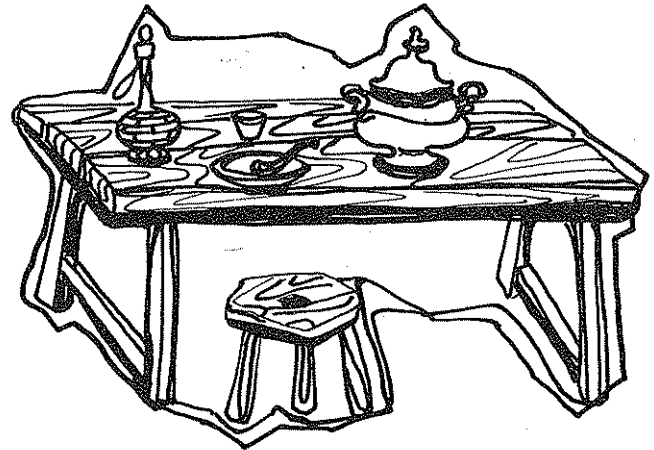
Pendant que notre saint mangeait l'homme reprit:

— Vous qui venez de Turin, connaissez-vous un certain Don Bosco?

— Oui, un peu.

— Moi je ne le connais pas. Mais j'aurais un service à lui demander.

— Je puis vous assurer qu'il vous le rendra.



— Je voulais lui écrire pour lui demander d'accepter un jeune orphelin dont je m'occupe.

— Oh! Il le recevra certainement. Sa porte est ouverte à toutes les détresses.

— Vous en êtes sûr? Vous êtes peut-être son ami?

— Oui, oui, même son ami intime.

— Alors je puis espérer que ma demande sera acceptée?

— Je vous donne l'assurance que c'est déjà fait!

— Comment cela?

— Eh! bien, en récompense de l'acte de charité que vous me faites en ce moment...

— Mais... qui êtes-vous donc?

— Je suis Don Bosco...

— Vous, Don Bosco! Ça, par exemple! Mais vous ne pouviez pas le dire plus tôt?

Et voilà notre bonhomme qui, bouleversé, appelle sa bonne, fait mettre une nappe sur la table, commande de faire cuire des œufs, court à l'armoire d'où il tire un demi-poulet rôti, enfin descend à la cave chercher de son meilleur vin! Pendant ce temps notre bon saint souriait d'un petit air entendu, tout en grignotant son fromage...

Inutile de dire que cette nuit-là Don Bosco ne dort pas dans un vieux fauteuil mais bien dans un bon lit... Et le lendemain matin son hôte voulut l'accompagner jusqu'à la gare en se confondant en excuses.

## UNE AVERSE PROVIDENTIELLE

**E**n 1864 Don Bosco avait été invité à prêcher un triduum dans un village du Piémont appelé Montemagno. Il s'agissait de préparer les fidèles à célébrer la grande fête du 15 août, dédiée comme on sait, à honorer l'Assomption de la Sainte Vierge au ciel.

Or, depuis des mois il y avait une sécheresse terrible dans tout le pays. « Si ça continue, disaient les braves paysans de Montemagno, adieu nos récoltes! »

Don Bosco, mis au courant, n'hésita pas, dès son premier sermon, à promettre la pluie si les paroissiens venaient fidèlement aux exercices du triduum. « Confessez-vous bien, leur dit-il, préparez-vous de votre mieux à une fervente communion; je vous promets qu'avant la fin de sa fête la Sainte Vierge vous aura envoyé la pluie que vous attendez. »

Evidemment il ne s'agissait pas d'une sorte de marché: « Sainte Vierge, voici nos confessions et nos communions. Donnez-nous en retour une bonne pluie! » On n'achète pas le Bon Dieu, ni la Sainte Vierge, surtout pas avec des choses saintes comme celles-là. Don Bosco voulait simplement dire: « bien célébrer l'Assomption de la Vierge c'est se remettre en amitié avec le Seigneur par la confession et la com-



munion. Et Marie sera si contente de vous qu'Elle voudra sûrement vous faire ce cadeau tant désiré par tous: une bonne pluie pour les champs.»

On vit donc les gens assister en foule aux sermons chaque jour, écouter avec attention le prédicateur puis se confesser aux trois missionnaires venus de Turin pour aider Don Bosco. Au matin de la fête il y eut des rangées de communions à réjouir tous les anges du Paradis.

Quant à la pluie... pas la moindre goutte!

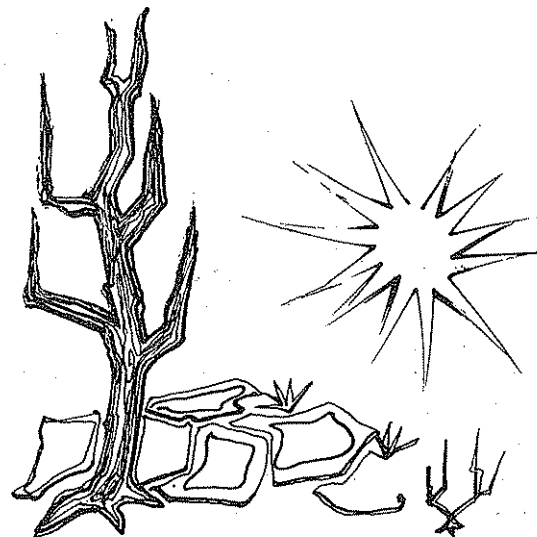
Avant l'heure des vêpres, tandis qu'il préparait dans sa chambre son dernier sermon, Don Bosco jette de temps à autre un regard par la fenêtre. Le ciel est limpide comme un miroir.

Au moment de monter en chaire, à la fin du chant des vêpres, notre pauvre saint lance à la Vierge cette curieuse invocation: « Ma bonne Mère, ce n'est pas mon honneur qui est en jeu... c'est le vôtre. Que vont penser tous ces braves gens qui ont si bien fait leur triduum si vous ne les exaucez pas comme je l'ai promis? » Puis Don Bosco commence son sermon. Soudain l'église se fait plus sombre... On dirait que le ciel se charge de nuages. De fait un violent coup de tonnerre couvre peu après la voix du prédicateur tandis que de grosses gouttes de pluie se mettent à marteler la toiture. On imagine la joie de ces bons paysans. Bientôt ils entendent couler dans la rue de véritables torrents d'eau. Et Don Bosco put terminer son sermon par ces mots triomphants: « Vous voyez, mes frères, comme la Sainte Vierge est bonne! Aimez-la de tout votre cœur et ayez confiance en

Elle. C'est votre mère. Jamais Elle ne vous abandonnera si vous êtes vraiment ses enfants! »

Le plus beau de l'affaire c'est qu'à la fin de la cérémonie, qui pourtant avait été particulièrement longue, la pluie tombait encore si fort que les fidèles ne purent sortir de l'église. Et il fallut attendre une éclaircie pour rentrer en courant à la maison.

Décidément la Vierge avait fait bonne mesure...



COMMENT QUINZE ÉGALENT  
TROIS CENTS PLUS QUINZE...

Un des miracles les plus touchants opérés par Jésus est certainement celui de la multiplication des pains faite en faveur de l'immense foule qui, suspendue à ses lèvres, l'avait suivi jusqu'en un lieu désert, sans songer qu'elle devait penser à se nourrir. Don Bosco eut, au moins une fois dans sa vie, l'occasion de renouveler ce geste du Christ, cela pour apaiser la faim de ses garçons à l'Oratoire de Turin. Le miracle eut lieu en l'année 1860. Voici en quelles circonstances.

Depuis quelques jours un nouvel élève du nom de François Dalmazzo, âgé de quinze ans, avait été inscrit dans la section des étudiants. Malheureusement le « cafard » l'avait pris et il avait écrit en cachette à sa mère pour qu'elle vienne le chercher. Evidemment cette maman s'était empressée d'obéir à son garçon et elle était accourue à Turin par le premier train du matin.

Avant son départ le jeune François voulut se confesser à Don Bosco et avoir ainsi de lui un dernier conseil.

Au moment où il s'agenouillait quelqu'un s'approche et souffle à l'oreille du saint :

— Il n'y a plus de pain pour le déjeuner...

— Avez-vous bien regardé à la cuisine? interroge Don Bosco.

— Oui, nous avons fouillé partout et n'avons trouvé que quelques pagnotes. Jamais il n'y en aura pour tout le monde.

— Eh! bien, courez chez le boulanger et dites-lui d'apporter ce qu'il faut.

— Impossible, mon Père. Nous lui devons 12.000 francs et il ne veut plus rien livrer avant d'être payé.

— Dans ce cas, conclut Don Bosco, je vais faire la distribution moi-même.

Et le saint, quittant confessionnal et pénitent, se dirige vers la porte de la chapelle. François, qui a assisté au dialogue sans en perdre un mot, suit Don Bosco. Il le voit debout devant une corbeille et compte les pains qui s'y trouvent. Il y en a exactement 15.

Or trois cents garçons, rangés en deux lignes, attendent leur déjeuner dans la cour, car cette collation con-



siste uniquement en un petit pain arrosé d'une gorgée d'eau fraîche bue au robinet voisin...

Servi l'un des premiers, François se faufila derrière le saint et observe ce qui se passe. Il voit Don Bosco plonger inlassablement la main droite dans la corbeille puis en sortir chaque fois une pagnote. Quand le dernier des 300 garçons eut passé François, bouleversé, compte ce qui reste au fond de la corbeille.

Il y voit exactement quinze pains comme avant la distribution. Le miracle ne fait pas de doute. Sans plus attendre notre garçon bondit dans la direction de sa mère et lui crie: « Maman, je reste! Don Bosco est un saint! »

François resta si bien qu'il devint prêtre salésien alors qu'il était entré au Valdocco bien décidé à se faire pharmacien.

En fait de pharmacie le Père Dalmazzo dirigea tout jeune le grand collège salésien de Valsalice où Don Bosco devait reposer durant de longues années après sa mort. Il partit ensuite pour Rome où il fut Procureur de la Congrégation salésienne auprès du Pape, puis curé de la paroisse romaine du Sacré-Coeur. Enfin ce religieux éminent mourut le 10 février 1895 alors qu'il occupait la charge importante de directeur du séminaire de Catanzaro.

Et tout cela s'était réalisé parce qu'un beau matin d'automne il avait vu Don Bosco multiplier sous ses yeux les humbles pagnotes destinées au petit déjeuner...

## UN MONSIEUR AUSSI PRESSÉ QUE GÉNÉREUX...

**D**on Bosco, c'est connu, fut un perpétuel endetté. Aussi se voyait-il souvent harcelé par ses créanciers désireux d'être payés... Par bonheur pour lui, qui ne travaillait que pour le ciel, le Bon Dieu veillait au grain, le tirant d'embarras, parfois d'extrême justesse et souvent de la façon la plus imprévue. Témoin la scène à laquelle nous allons assister...

Un entrepreneur de maçonnerie qui travaillait depuis longtemps pour notre saint ne pouvant plus payer ses ouvriers, vint lui réclamer d'urgence la somme, énorme pour l'époque, de 30.000 francs-or. Comment trouver pareille fortune quand on a une caisse habituellement vide et trois cents bouches à nourrir?

Don Bosco se le demandait avec la même perplexité que vous-même... tout en recevant d'innombrables visiteurs dans son bureau. Et voici que se présente à la conciergerie un inconnu, à la mise plutôt soignée, qui demande à le voir immédiatement. Le concierge accompagne le visiteur jusqu'à l'antichambre du saint où attend l'entrepreneur lui-même, bien décidé à ne pas repartir les mains vides.

Veillez vous asseoir, Monsieur, dit le concierge en tendant une chaise au nouvel arrivant.

— Il me faut parler tout de suite à Don Bosco, insiste l'inconnu.

— Excusez-moi, mais il faudra attendre votre tour.

— Impossible, réplique le bonhomme, je n'ai pas le temps de m'asseoir. Et joignant le geste à la parole, il traverse la file d'attente, puis va frapper à la porte du bureau du saint. Ce dernier vient ouvrir et demande à voix basse: « Vous désirez, mon ami? » « Je désire vous parler, mon Père, et tout de suite ».

— Je regrette, mais il faudra prendre votre tour. Il y a là des personnes qui attendent depuis longtemps; je ne veux pas les mécontenter.

— Je suis très pressé, Don Bosco; il faut me recevoir. Ce que j'ai à vous dire n'est pas long. Faites-moi confiance.

Devant cette insistance le saint demande aux personnes présentes si elles permettent à cet encombrant personnage de passer avant elles. Sans attendre la réponse, notre homme est déjà dans le bureau... Il n'y a donc plus qu'à le recevoir...

— Asseyez-vous, mon ami.

— Merci, je ne veux pas m'arrêter.

— Alors dites-moi en deux mots ce qui vous amène ici...

— Pas grand-chose... et comme je vous l'ai dit ce ne sera pas long. Posant alors un petit paquet sur le bureau il ajouta: — Prenez ça, c'est pour vous. Priez seulement pour moi.

Tournant ensuite les talons l'inconnu ouvrit la porte et disparut.

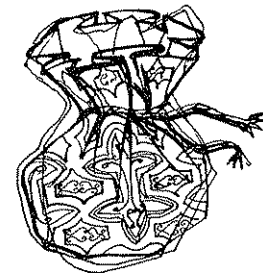
Profitant de la surprise du saint une Comtesse entra, l'air inquiet.

— Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, mon Père? demanda-t-elle. Cet homme avait une drôle d'allure. Il me faisait presque peur.

— Le mal ne me paraît pas grand, dit Don Bosco en souriant. Ce Monsieur a déposé ce paquet sur mon bureau puis il s'est éclipsé en me demandant de prier pour lui. Voyons un peu quel mystérieux cadeau il m'a fait.

Le paquet, lentement déplié, laissa voir une épaisse liasse de billets de banque. Le saint les compta. Il y en avait trente de mille francs chacun, soit exactement la somme que lui réclamait l'entrepreneur. La bonne Comtesse n'en revenait pas! Don Bosco s'empressa de faire entrer son créancier puis le prenant amicalement par le bras il lui dit: « Tenez, mon ami, nous voilà quittes! » A son tour le brave homme n'en croyait pas ses yeux! « Excusez-moi, murmura-t-il en rougissant. Tout à l'heure j'ai manqué de confiance en vous... mais croyez-moi, maintenant c'est fini! »

Comme pour l'apôtre Thomas c'était une foi un peu tardive... mais l'avenir devait prouver qu'elle était sincère chez le dévoué entrepreneur.



UN MÉTIER  
PLUTÔT MACABRE

J'ai un petit neveu qui m'a confié qu'il voulait plus tard devenir chauffeur de locomotive. Tel autre garçon rêve d'être un jour photographe, ou pâtissier pour pouvoir manger des gâteaux. Comme dit le proverbe, il n'y a pas de sots métiers. Toutefois il faut reconnaître qu'il en est parfois de curieux. Cette étrange histoire va vous le montrer.

Pendant plusieurs années Don Bosco franchissait chaque semaine la porte de la prison centrale de Turin pour y visiter les détenus, surtout les plus jeunes, qu'il désirait détourner du mauvais chemin où ils s'étaient engagés.

Un jour le saint avait tellement parlé et confessé que, marchant péniblement dans un couloir qui conduisait vers la sortie, il faillit s'évanouir.

Revenu un peu à lui il reprit son chemin mais se trompa de direction. Ouvrant une porte, il se trouva soudain en face d'un gros homme, de sa femme et de sa fille. Tous les trois étaient en train de souper.

— Excusez-moi, dit Don Bosco; je suis si fatigué que je me suis trompé de direction!

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé, dit aussitôt l'homme en tendant une chaise au saint. Désirez-vous prendre quelque chose?



— Un peu de café, si vous voulez.

Pendant que la femme se dirigeait vers le fourneau pour chercher la cafetière, le bonhomme dit à son visiteur: — Savez-vous chez qui vous êtes venu?

— Sûrement chez un brave homme, répliqua Don Bosco.

— Eh bien, vous êtes chez le bourreau de la prison! C'est moi qui pends les condamnés à mort, tout près de chez vous d'ailleurs.

En effet le Rondo — lieu habituel des exécutions — était à deux pas du Valdocco...

— Ça ne fait rien, reprit le saint. Je vois que vous êtes tout de même bien gentil et ça me suffit. Nous voilà bons amis!

Jamais le bourreau n'avait entendu pareil compliment.

Le café étant prêt, l'abbé l'avalait bien chaud, puis ajouta en se tournant vers le bourreau: « Et si j'en prenais une seconde tasse avec vous? »

« Non, non, monsieur le curé, se récria le bonhomme. Ça ne va pas ensemble, vous et moi! Vous, vous remontez le moral aux condamnés, moi je leur passe la corde au cou!

— Eh! répliqua Don Bosco, que voulez-vous, nous faisons chacun notre métier! Le mien, comme le vôtre, ont leur bon et leur mauvais côté...

Et ils burent une seconde tasse ensemble... comme de vrais amis.

Or, depuis ce jour, on vit cette chose inattendue: le bourreau de la prison de Turin venant se confesser à Don Bosco en même temps que les détenus et parfois avec les condamnés à mort.

Au bout de peu de temps d'ailleurs le brave homme demanda à changer de métier... Les détenus y gagnèrent-ils? Ce n'est pas certain...

Il faut tout de même avouer que comme emploi ce brave père de famille méritait de trouver mieux...

## UNE BONNE SOEUR BIEN SURPRISE

**P**our faire face à ses nombreuses obligations Don Bosco était astreint à de fréquents déplacements. Et en cours de route il lui arrivait parfois de curieuses aventures. En voici une, choisie entre beaucoup d'autres.

Notre saint se trouvait dans le train en compagnie d'un de ses prêtres lorsque deux religieuses entrèrent, la tête surmontée d'une vaste cornette. Salutations discrètes de part et d'autre et le train repart... On arrive bientôt en gare d'Asti, cette cité du Piémont dont le vin pétillant a porté au loin la réputation. L'abbé Bosco y était connu depuis son enfance car il était né tout près de là. Aussi nombre de gens s'étaient-ils massés sur le quai pour le saluer au passage. Don Bosco les aperçoit et se penche à la portière. Aussitôt son nom vole de bouche en bouche. L'abbé dit un mot aimable à chacun, serre des mains, jusqu'à ce que la locomotive siffle et que le train démarre.

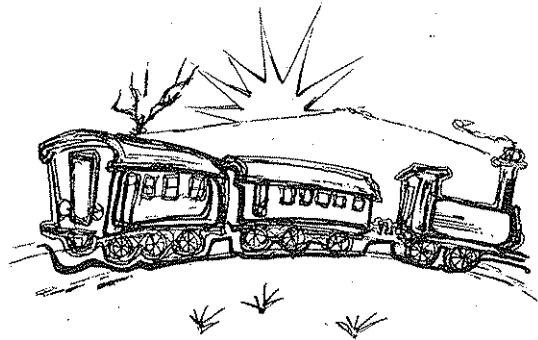
« Tiens, pensent les religieuses qui se trouvaient dans le même compartiment que les deux prêtres, c'est le fameux Don Bosco de Turin, celui dont on parle tant et qui passe pour faire des miracles. » Et nos braves sœurs cachent mal leur désappointement.



Un saint, cela doit avoir une tête pas comme les autres! Or ce n'est réellement pas le cas de celui-ci! Pendant ce temps Don Bosco a repris sa place en face d'elles, ce qui leur permet de mieux l'étudier. L'une d'elles surtout est particulièrement déçue. « Ça, pense-t-elle, un saint? Je me figurais Don Bosco comme un homme imposant, au maintien digne, aux gestes pleins d'onction. Or il a l'air d'un prêtre ordinaire; il a salué les gens d'Asti comme un simple curé de campagne. Il a même des oreilles terriblement longues! » Décidément l'examen n'était pas en faveur du pauvre voyageur! Mais il est dangereux de juger les gens sur leur mine... surtout quand ce sont des saints.

Don Bosco, en effet, a deviné les pensées qui hantent la malheureuse religieuse. Et elle ne va pas tarder à s'en apercevoir... Se tournant vers son compagnon il lui dit à la cantonade: « Me croiras-tu? L'autre jour il m'a pris envie de me faire photographe. Quand j'ai eu en main les épreuves je me suis regardé; j'ai été terriblement déçu. Pauvre malheureux, me suis-je dit, tu croyais être un homme imposant, digne, aux gestes pleins d'onction et voilà que tu as l'air d'un bonhomme tout ordinaire! J'ai même remarqué que j'avais des oreilles affreusement longues! »

On devine combien ces paroles troublèrent la pauvre religieuse! Rouge de confusion, elle aurait voulu disparaître sous la banquette du compartiment... Son vis-à-vis, voyant son embarras mais feignant de ne s'apercevoir de rien, lui dit avec le sourire: « Alors, ma sœur, on s'en va en Sardaigne... » — Oui, mon Père, répondit la religieuse de plus en plus gênée et surprise. Je vais m'occuper de petites orphelines.



— Eh bien non, ma sœur; c'est de garçons dont on vous chargera. Mais vous leur ferez beaucoup de bien! — C'est impossible, mon Père; notre Mère m'a affirmé le contraire. — Oui, cela vous plait moins, je m'en doute, mais il en sera ainsi. » Et la conversation tomba.

Quelques jours après son arrivée dans la grande île la religieuse put constater que Don Bosco avait été bon prophète... On la chargea d'une belle troupe de garçons qui d'ailleurs firent son bonheur.

Comme cette religieuse, on se fait souvent une idée étrange des saints. Pourquoi auraient-ils une tête différente de celle des autres? Ne suffit-il pas d'aimer Dieu de tout son coeur, de toute son âme, de toutes ses forces, et le prochain comme soi-même?

Un soir Don Bosco se rendait de Turin aux Becchi, distants l'un de l'autre d'une bonne trentaine de kilomètres. Afin de raccourcir un peu le trajet il avait pris des sentiers de traverse. Toutefois, malgré ses robustes foulées de paysan, il voyait lentement la nuit le gagner avant d'arriver au but. Et voici qu'entre chien et loup, alors qu'il passait dans un chemin bordé d'épais buissons, bondit au-devant de lui un individu à l'allure peu rassurante. L'homme lui barre la route et crie, en brandissant un long poignard: « Arrête, curé! La bourse ou ta vie! »

Don Bosco sursaute, fixe l'homme pendant quelques secondes puis lui dit tranquillement: « Oh, oh! doucement mon ami! »

— Comment doucement. Donne-moi ta bourse ou je te fais passer le goût du pain!

— De bourse, je n'en ai pas pour vous, reprend Don Bosco sans s'émouvoir. Quant à ma vie c'est Dieu qui me l'a donnée. Donc Lui seul peut me la reprendre. »

Pendant qu'il disait cela, le saint fixait attentivement son agresseur dont un grand chapeau rabattu sur les yeux cachait la moitié du visage. Soudain il lui dit d'une voix coupée par l'émotion: « Comment



Antonio, c'est toi? Toi qui fais ce vilain métier-là! » Il venait en effet de reconnaître un des garçons auquel il avait enseigné naguère le catéchisme à la prison centrale de Turin et qui en était sorti grâce à lui...

— Oh, Don Bosco, excusez-moi, reprit l'homme; je ne vous avais pas reconnu. Pardon!

— Antoine, je te pardonne, mais à une condition... c'est que tu vas changer de vie.

— Oui, Père, je vous le promets.

— Mais il faut le faire tout de suite. Confesse-toi.

— Je le veux bien... Seulement je ne suis pas prêt!

— Je t'aiderai, ne crains rien. Mets-toi seulement à genoux.

Le pauvre garçon s'agenouilla sur le bord du sentier et raconta en pleurant sa misérable vie. Bientôt descendirent sur son âme, dans le silence de la nuit, les paroles de l'absolution, semblables à des gouttes de rosée qui la purifiaient.

Dès le lendemain il rejoignit Don Bosco à Turin. Celui-ci le logea pendant quelques jours afin de le remettre dans une ambiance saine puis lui trouva du travail. Depuis lors Antonio changea totalement de vie. Devenu un excellent chrétien, il se maria et éleva par la suite une nombreuse famille.

Semblable au Bon Larron la grâce l'avait transformé.

Ce qui est peut-être le plus étonnant dans cette histoire c'est le calme désarmant dont fit preuve Don Bosco au moment de l'agression. Il ne trouva rien à dire d'autre à Antonio que ces mots: « Oh, oh! doucement mon ami! »

Pourquoi cette assurance en un moment aussi tragique? Sans aucun doute à cause de la paix qui régnait dans l'âme de notre saint. Quand un chrétien est en état de grâce, rien ne devrait lui faire peur. N'est-il pas entre les mains de Dieu?

C'était pendant les vacances de l'année 1878. Le chef de gare de Turin arrive chez Don Bosco. Il est accompagné de son fils, un grand garçon de 16 ans, apprenti mécanicien.

— Don Bosco, demande le chef de gare en entrant au Valdocco, puis-je visiter votre grande maison?

— Mais évidemment, mon cher monsieur, répond le saint. Je vais moi-même vous conduire si vous le permettez.

Et l'on se met à visiter l'Oratoire avec ses classes et surtout ses ateliers.

Au moment du départ Don Bosco met la main sur l'épaule du garçon et lui dit:

— Quant à toi, mon cher Henri, j'ai quelque chose à te dire. Viens avec moi!

Le garçon, tout ému, emboîte le pas au saint en murmurant: « Henri! Henri! Comment sait-il que je m'appelle comme ça? »

Et l'on arrive dans la chambre du saint.

— Henri, mets-toi à genoux. Tu vas te confesser.

— Me confesser? Mais je ne l'ai pas fait depuis plusieurs années!

— Je le sais. C'est justement pour cela que je te demande de le faire aujourd'hui...

— Mais il faut que je me prépare!

— Ce n'est pas nécessaire. Je vais dire pour toi tes péchés.

Alors Don Bosco commença... et continua... devant le pauvre Henri qui croyait rêver.

— Eh bien! est-ce exact? dit-il en terminant.

— Mais oui... oui... balbutiait Henri.

— Maintenant repens-toi sincèrement. Je vais te donner l'absolution.

Alors les larmes montèrent aux yeux, d'Henri et bientôt il éclata en sanglots. Comme il se levait après avoir reçu l'absolution, le saint ajouta: « Henri, j'ai encore quelque chose à te dire. La Sainte Vierge te veut ici à l'Oratoire du Valdocco. Tu reviendras donc et tu resteras avec Don Bosco. Il te donnera la soutane puis t'enverra en mission! »

— Ah, Don Bosco, s'écria Henri, ça c'est un peu trop fort. Je veux me faire mécanicien!

— Mais si, mais si, tu verras, dit le saint en souriant.

Et Henri partit, ruminant au fond de lui-même; « Curé, moi! Missionnaire, moi! Ah non, par exemple. Je suis apprenti mécanicien. »

Et puis l'idée fit son chemin... En octobre Henri entra bel et bien à l'Oratoire et y commença ses études de latin. Deux ans après il prenait la soutane. Et en 1882 il partait comme missionnaire au Brésil, heureux comme un roi.

« L'homme propose et Dieu dispose », dit un vieux proverbe.

Le brave Henri venait d'en faire l'expérience... mais pour son bonheur!



*MAMAN MARGUERITE,  
LA LESSIVE ET LE CRUCIFIX*

**I**l y a longtemps que nous n'avons parlé de cette bonne Maman Marguerite, la mère de Don Bosco. Vous savez qu'elle avait un jour quitté sa ferme du hameau des Becchi pour venir servir de maman à tous les enfants de son fils. Et il en avait déjà plus de deux cents à cette époque. Vous imaginez ce que cela faisait d'assiettes de soupe à remplir, de plats à préparer puis à laver... Sans compter les trous de culottes à boucher, les chaussettes à raccommoder et les corbeilles de linge à lessiver. Il fallait que cette brave femme fut une solide paysanne pour tenir dans cette maison du Valdocco et faire face à tout. En plus de cela, se souvenant de l'heureux temps de sa jeunesse, Maman Marguerite cultivait encore un bout de jardin en face de sa cuisine!

Or, voilà que cette admirable chrétienne, pourtant si bonne et courageuse, perdit une certaine fois patience. Peu de jours auparavant un groupe de garçons, entraînés par un ancien sergent en retraite, avaient pris d'assaut une citadelle imaginaire formée par la barrière clôturant son minuscule potager. Non seulement les lattes de bois avaient été renversées, mais la troupe, fonçant sur l'obstacle, avait piétiné sans pitié les pla-



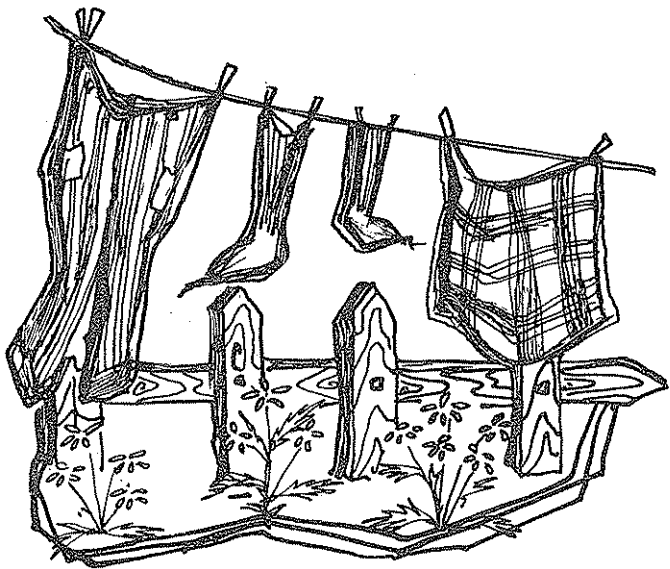
tes-bandes, réduisant à néant le résultat de plusieurs semaines de dur labeur.

Aujourd'hui ils venaient, au cours d'une récréation, d'envoyer dans la boue une lessive qui séchait péniblement sur la fragile barrière bordant le jardin et remise sur pied à grand-peine après la bataille.

La pauvre Margherita n'en pouvait plus. Elle vint donc trouver son fils et lui dit :

« Ecoute, Jean, cette fois j'en ai assez. Ma patience est à bout. Tous ces garçons ne comprendront jamais ce que je fais ici pour eux. Mieux vaut que je m'en aille. Laisse-moi retourner dans ma ferme des Becchi. Là je reprendrai ma place auprès de ton frère Joseph et je vivrai mes derniers jours en paix! »

Don Bosco, le cœur brisé, regardait sa mère. Il



ne la comprenait que trop! Mais si elle partait, qu'allait devenir sa grande famille? Qui s'occuperait de ses garçons? La plupart étaient de pauvres orphelins, étourdis mais pas méchants. Et au fond ils aimaient tous la mère de Don Bosco comme si c'était la leur. Ne lui avaient-ils pas donné eux-mêmes ce joli nom de « Maman Marguerite »?

Alors, une intense prière jaillit du cœur du saint. En silence il suppliait le ciel de lui garder celle qui était l'âme de sa maison. Au bout d'un instant il tendit la main droite du côté du mur de la cuisine. Là pendait un modeste crucifix noirci par la fumée. Et le regard de Don Bosco avait l'air de dire: « Est-il descendu de sa croix, lui, quand les bourreaux l'y eurent cloué? »

Du coup, la bonne Maman Marguerite s'apaisa. Elle avait compris.

« Tu as raison, Jean », dit-elle simplement.

Et elle remit son tablier.

Ce jour-là, la mère de Don Bosco avait montré qu'elle était une sainte. En reprenant son travail sous le crucifix pendu dans sa cuisine, elle a ressemblé comme jamais à cette autre maman qui pour nous resta debout près de la croix de Jésus: la Vierge Marie.

Que c'est donc beau une maman qui se sacrifie ainsi pour les siens, première levée, dernière couchée, et qui ne se plaint jamais!

DANS UN WAGON  
DE TROISIEME CLASSE

C'était au temps où les chemins de fer avaient encore trois classes. Don Bosco, toujours pauvre, voyageait évidemment dans la dernière, c'est-à-dire la troisième. Or un jour qu'il était tranquillement assis dans un coin de compartiment, les gens se mirent à parler de lui! Un beau monsieur, qui paraissait être un commis voyageur, pérorait haut et fort, prétendant connaître très bien ce Don Bosco dont il était question.

« Je le connais, moi, ce prêtre! C'est un intrigant et un farceur! »

Don Bosco, à ces mots, dressa l'oreille.

« Oui, il s'y entend pour accrocher l'argent celui-là! Et vous vous figurez que c'est pour des enfants pauvres qu'il quête! Allons donc! Tout ce qu'il ramasse il le donne à sa mère et à son frère. Savez-vous qu'il a fait bâtir un château et qu'il y va dans un magnifique carrosse tiré par deux chevaux! C'est un coquin de premier ordre, ce curé-là! »

Notre pauvre saint, qui s'était tu jusqu'à ce moment, prit alors la parole. Très poliment il dit au beau parleur: « Etes-vous bien sûr, monsieur, de ce que vous avancez? Connaissez-vous vraiment Don Bosco? »



— Si je le connais, riposte le commis voyageur avec aplomb, je le vois tous les jours! Ah, je pourrais vous en raconter de belles sur son compte!

— Eh bien, monsieur, répliqua Don Bosco, moi je puis vous assurer que dans tout ce que vous venez de dire il n'y a pas un mot de vrai!

— Comment, dit le voyageur furieux, vous osez me donner un démenti! Vous me feriez passer devant tout le monde pour un menteur?

Et le bonhomme faisait mine de se lever comme pour en venir aux mains avec le prêtre.

Heureusement le train arriva dans une gare et s'arrêta. La portière s'ouvrit et un nouveau voyageur monta dans le compartiment. Dès qu'il eut vu le saint de Turin il se précipita vers lui et,

DANS UN WAGON  
DE TROISIEME CLASSE

C'était au temps où les chemins de fer avaient encore trois classes. Don Bosco, toujours pauvre, voyageait évidemment dans la dernière, c'est-à-dire la troisième. Or un jour qu'il était tranquillement assis dans un coin de compartiment, les gens se mirent à parler de lui! Un beau monsieur, qui paraissait être un commis voyageur, pérorait haut et fort, prétendant connaître très bien ce Don Bosco dont il était question.

« Je le connais, moi, ce prêtre! C'est un intrigant et un farceur! »

Don Bosco, à ces mots, dressa l'oreille.

« Oui, il s'y entend pour accrocher l'argent celui-là! Et vous vous figurez que c'est pour des enfants pauvres qu'il quête! Allons donc! Tout ce qu'il ramasse il le donne à sa mère et à son frère. Savez-vous qu'il a fait bâtir un château et qu'il y va dans un magnifique carrosse tiré par deux chevaux! C'est un coquin de premier ordre, ce curé-là! »

Notre pauvre saint, qui s'était tu jusqu'à ce moment, prit alors la parole. Très poliment il dit au beau parleur: « Etes-vous bien sûr, monsieur, de ce que vous avancez? Connaissez-vous vraiment Don Bosco? »



— Si je le connais, riposte le commis voyageur avec aplomb, je le vois tous les jours! Ah, je pourrais vous en raconter de belles sur son compte!

— Eh bien, monsieur, répliqua Don Bosco, moi je puis vous assurer que dans tout ce que vous venez de dire il n'y a pas un mot de vrai!

— Comment, dit le voyageur furieux, vous osez me donner un démenti! Vous me feriez passer devant tout le monde pour un menteur?

Et le bonhomme faisait mine de se lever comme pour en venir aux mains avec le prêtre.

Heureusement le train arriva dans une gare et s'arrêta. La portière s'ouvrit et un nouveau voyageur monta dans le compartiment. Dès qu'il eut aperçu le saint de Turin il se précipita vers lui et, selon la cou-

tume du pays, lui baisa la main en disant: « Oh, Don Bosco, quelle joie de vous trouver là! Je vais donc avoir le bonheur de voyager avec vous! »

Le commis voyageur, rouge de confusion, ne savait plus où se mettre. Et les compagnons de voyage de Don Bosco de se regarder en disant:

« C'était Don Bosco, ce prêtre! Pas possible! Et l'autre qui prétendait qu'il le voyait tous les jours! Quel menteur! »

Notre saint lut leur surprise dans leurs yeux... Et il ajouta, toujours calme:

« Eh! oui, mes bons amis, je suis le pauvre Don Bosco dont on vient de dire tant de mal. Croyez-moi, tout ce que ce Monsieur a dit est faux. Je ne puis pas donner de l'argent à ma mère, elle est morte! Et tant qu'elle a vécu elle a travaillé comme cuisinière au Valdocco pour que je puisse garder mes enfants. Quant à mon frère Joseph, il est resté à la ferme de mon père, paysan comme lui. Et moi, en fait de carrosse, j'ai ce wagon de troisième classe! »

Les assistants indignés faillirent écharper le malheureux commis voyageur. Aussi se dépêcha-t-il de descendre à la plus prochaine station...

## MICHEL ET LE FILM DE SES PÉCHÉS

**V**oici encore une belle histoire! C'est celle d'un grand garçon qui s'appelait Michel Unia.

Un jour il vint trouver Don Bosco à Turin et lui dit: « Don Bosco, je veux être prêtre, c'est-à-dire devenir plus tard curé de ville ou de campagne. Aidez-moi à faire mes études. Mes parents sont pauvres et ne peuvent payer ma pension au séminaire. »

Et Michel fut admis tout de suite au Valdocco où l'on étudiait le latin.

Mais Don Bosco, qui lisait souvent dans l'avenir, savait que Michel était appelé par Dieu à devenir missionnaire salésien et non curé dans une paroisse.

Il lui dit donc un jour: « Dis-moi, Michel, ne voudrais-tu pas rester avec moi? »

— Mais... j'ai rêvé d'être prêtre dans une paroisse de mon pays!

— Et si le Bon Dieu te destinait un champ d'apostolat beaucoup plus vaste qu'une simple paroisse?

— Comment le savoir, Don Bosco?

— Eh bien! si tu veux, je te donnerai un signe.

— Lequel?

— Si le Seigneur me découvrait le fond de ton coeur, avec tout ce que tu as fait de bien et de mal, y verrais-tu le signe que tu dois rester avec moi?

Qu'auriez-vous pensé, si l'on vous avait fait cette étrange proposition? « Don Bosco parle-t-il sérieusement », se demandait Michel. Ne sachant trop que faire il répondit à Don Bosco: « Eh bien, dites-moi ce que vous voyez dans ma conscience... »

« Voilà! Cela te servira de confession. Tu n'auras qu'à répondre à chaque faute que je dirai, si tu l'as commise: Oui, mon Père. »

Et le saint commença... C'était comme s'il avait vu sur un film tous les péchés du brave Michel. La pellicule se déroulait lentement sous les yeux du pénitent avec toutes les précisions voulues. Michel en tombait des nues. Tout troublé, il en oubliait de répondre: « Oui, mon Père! » A la fin il s'écria: « Mais, Don Bosco, comment pouvez-vous savoir tout cela? »

— Oh, Michel, répondit le saint, je sais encore bien d'autres choses. Celle-ci par exemple. Un dimanche, pendant les vêpres, dans l'église de ton village, tu as fourré un gros bonbon dans la bouche d'un de tes petits voisins et tu as failli l'étouffer! Cela a troublé toute l'assistance et t'a valu de la part de M. le Curé une demi-douzaine de gifles!

Michel, moitié riant, moitié pleurant, répondit: « Oui, Don Bosco, j'ai compris. Le Bon Dieu veut que je reste avec vous! Je resterai ». Et Michel resta.

Un beau jour il partit pour l'Amérique latine et devint l'apôtre des lépreux de Colombie. Il mourut au milieu d'eux, longtemps plus tard, après avoir si admirablement rempli sa tâche que ses malades le vénéraient comme un saint.

Don Bosco avait donc vu juste. Et Michel avait eu raison de l'écouter!

Imaginez-vous que vous êtes sur la grande route de Canelli, en Piémont. Devant vous se profilent deux silhouettes de prêtres: l'un est Don Bosco, l'autre un de ses confrères. Tous les deux vont prêcher une mission dans cette petite bourgade. Un peu plus loin un charriot avance péniblement, tiré par deux chevaux.

Entendez-vous le grincement des roues? Peut-être pas, car le charretier n'est pas content et il crie comme un perdu. Si encore il ne faisait que crier! Mais il blasphème, le malheureux... et affreusement.

Au bout d'un moment Don Bosco et son compagnon, Don Palazzo, rejoignent le charretier. Don Palazzo, bouleversé par ce qu'il entend depuis trop longtemps, n'y tient plus. Rouge d'une sainte colère il s'avance vers l'homme et lui dit: « Vous n'avez pas honte de profaner ainsi le nom du Bon Dieu? Vous mériteriez... » Et le prêtre continue pendant cinq minutes son sermon très spécial.

Mais le charretier ne l'entend pas de cette oreille. Au tour de Don Palazzo de recevoir son paquet.

« Ah! On voit bien que vous n'êtes pas charretier, vous! Les curés ne sont bons que pour trouver à redire aux gens. Vous feriez mieux de vous occuper

de ce qui vous regarde et de laisser les autres tranquilles.»

Et ça continue pendant cinq autres minutes...

Don Palazzo sent la moutarde lui monter au nez. Et bientôt ils sont deux sur la route à crier à pleins poumons.

Pendant ce temps Don Bosco est fort ennuyé. Il faut absolument qu'il fasse quelque chose sans quoi ça va mal finir.

Il prie alors Don Palazzo de partir seul devant et de le laisser avec le charretier.

— Excusez mon compagnon, dit Don Bosco lorsque le prêtre ne put plus l'entendre. Il est un peu nerveux. Vous faites tout de même un dur métier!

— Ah, vous pouvez le dire, souligne le terrible homme. Et quand on a des chevaux comme ceux-là!

— Avez-vous des enfants à la maison?

— Oui.

— C'est bien. J'espère tout de même que vous ne leur donnez pas le mauvais exemple en blasphémant devant eux? Ce n'est pas beau le blasphème, hein?

Le charretier, qui s'est apaisé, sent qu'il a auprès de lui un ami. Il répond gentiment à Don Bosco. Il avoue que c'est mal de parler comme il le fait, mais que c'est plus fort que lui. L'habitude... et puis les chevaux!

— Je comprends, dit le saint, je comprends... Et si vous profitez de l'occasion pour vous confesser?

— Mon Dieu, pourquoi pas? répond l'homme. Mais où donc?

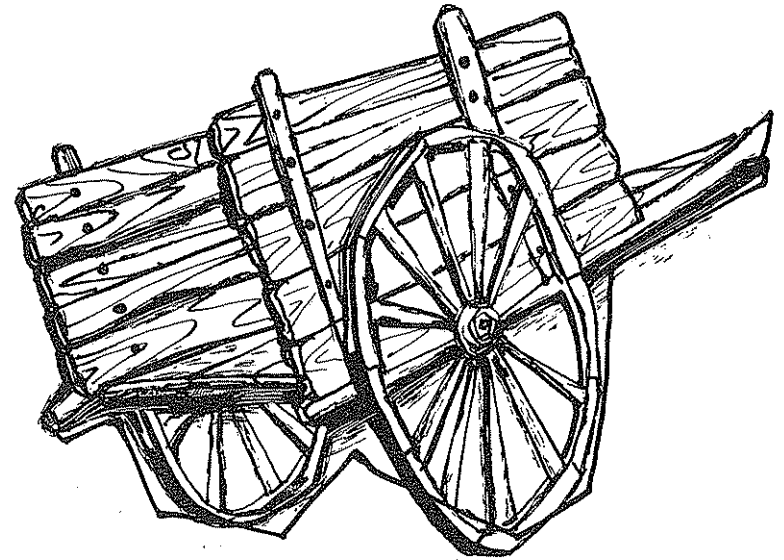
— Eh bien! là, dans ce petit bois.

On arrête les chevaux. Don Bosco s'assied au pied

d'un arbre et le charretier s'agenouille. Bientôt il se relève, pardonné et radieux.

Les deux hommes reprennent alors leur route, côte à côte et le sourire aux lèvres. L'un et l'autre ont de la joie plein le coeur... et ça se comprend.

Une fois de plus Don Bosco, disciple fidèle de saint François de Sales, avait prouvé que « plus fait douceur que violence... »





UNE MORT COMME  
IL EN FAUDRAIT BEAUCOUP

« **L**a mort est la grande réalité de la vie » a-t-on dit, non sans raison. Il y a cependant nombre de gens qui ne pensent jamais à cette échéance inévitable. D'autres par contre y pensent beaucoup et même trop, vivant dans la crainte perpétuelle du jugement de Dieu, comme si leur Créateur n'était pas aussi leur Père et le meilleur des Pères!

Ecoutez comment Don Bosco apprit à une dame angoissée par cette pensée à mourir le plus paisiblement du monde.

Cette personne était une riche marquise romaine, très généreuse pour les œuvres du saint. Or, un jour qu'elle lui faisait parvenir une nouvelle offrande elle ajouta ce véritable S.O.S. « Mon Père, je vous en supplie, venez à mon aide! Je pense constamment à la mort et cette pensée me fait trembler. Obtenez-moi de la Sainte Vierge la grâce d'être délivrée de mon angoisse et de me préparer avec calme à ce redoutable moment. Si je suis exaucée je vous promets de vous aider encore davantage dans vos oeuvres. »

Don Bosco répondit par retour à la bonne marquise: « Madame, la Sainte Vierge vous accordera ce que vous lui demandez. Vous mourrez tranquillement, presque sans vous en apercevoir. Tenez bien votre

promesse et Marie Auxiliatrice tiendra la sienne! » En effet presque aussitôt la noble dame vit ses craintes s'évanouir et une grande paix envahit son âme. Fidèle à sa promesse elle envoya de substantielles offrandes aux œuvres de Don Bosco...

Ce pieux échange dura pendant cinq ans.

Vers la fin de l'année 1871 notre marquise sentit soudain le besoin de purifier à fond son âme. « Il y a longtemps que je n'ai pas fait de confession générale, dit-elle à son époux; j'ai envie d'en faire une. Qu'en penses-tu? »

Le marquis, homme très pieux, répondit que c'était une excellente idée et il encouragea sa femme à la réaliser. La marquise commença par faire chez elle une petite retraite puis elle se rendit à l'église paroissiale où elle se confessa. Le lendemain, qui était le premier jour de l'année, elle alla faire la sainte communion. Elle revint chez elle, radieuse de bonheur.

Tandis qu'on préparait son petit déjeuner, elle alla s'asseoir au salon sur un divan. Au milieu de la pièce, sur un guéridon, se trouvait une somptueuse gerbe de fleurs. Tandis que la marquise en admirait les divers coloris, elle eut l'impression que la pièce s'assombrissait.

— Ouvrez les volets, je vous prie, dit-elle à son domestique. Il fait terriblement sombre.

— Mais Madame, ils sont ouverts, reprit ce dernier.

— Ouverts! répéta la marquise comme en un songe... mais on n'y voit rien!

A ce moment elle eut un pressentiment. N'était-ce pas la prédiction de Don Bosco qui se réalisait?

Appelant alors son mari elle lui dit: « Il me semble que je meurs... » La pieuse marquise achevait à peine



cette phrase qu'elle expirait, sans agonie et sans la moindre douleur, dans les bras de son époux. Son visage était calme comme si quelque chose de très simple venait de s'accomplir... Ainsi la Vierge Auxiliatrice avait admirablement tenu la promesse faite en son nom par Don Bosco!

Dans la lettre où il fit part au saint de Turin de cette nouvelle le marquis écrivait: « Je ne pleure pas cette mort comme un malheur qui me serait arrivé à l'improviste. Au contraire je bénis la Sainte Vierge de la grande faveur qu'Elle nous a accordée! »

Y a-t-il en effet plus grande grâce que celle-là? Une bonne mort...

Maman Marguerite, que vous connaissez bien maintenant, travailla durant de longues années au Valdocco, préparant les repas des garçons élevés par son fils et raccommodant leur linge. Un beau jour cependant elle se coucha pour ne plus se relever. Sa robuste santé de paysanne n'avait pu résister plus longtemps à ce travail épuisant et son pauvre cœur battait la chamade. « Je vais partir, dit-elle à son fils Jean, mais la Sainte Vierge ne manquera pas de t'aider! Et puis, dès que j'arriverai au ciel je prierai pour toi. »

Quelques instants avant de recevoir l'Extrême-Onction Maman Marguerite fit à son fils cette admirable réflexion: « Autrefois c'était moi qui t'aidais à recevoir les sacrements de l'Eglise... Maintenant c'est toi qui aides ta vieille maman à recevoir les derniers sacrements du chrétien! Prononce les prières à haute voix; je les réciterai au fond de mon cœur car j'ai bien de la peine à respirer. » Lorsque la cérémonie fut terminée elle ajouta: « Dis à tes chers enfants que je les aime tous. Qu'ils me fassent l'aumône d'une fervente communion! C'est tout ce que je leur demande. »

Et à trois heures du matin la bonne Maman Mar-

guerite quittait à jamais sa modeste chambre du Valdocco pour entrer dans son éternité.

Quatre ans plus tard, un matin d'août 1860, alors que Don Bosco allait entrer dans une église de Turin appelée La Consolata, il vit soudain sa mère devant lui. Vous imaginez sa surprise et combien son cœur devait battre. Se demandant s'il ne rêvait pas Don Bosco dit: « Vous ici, maman? Vous n'êtes donc pas morte! »

Et voilà que Maman Marguerite répond, de la même voix et avec le même sourire qu'autrefois: « Je ne suis plus sur la terre, mon Jean, mais je suis tout de même vivante. »

Et son fils d'ajouter d'une voix tremblante: « Oh, maman, vous êtes donc en Paradis? »

— Oui, mon fils

— Dites-moi combien vous êtes heureuse auprès du Bon Dieu!

A ce moment tout changea. Le visage de Maman Marguerite s'éclaira, ses habits devinrent brillants comme s'ils étaient couverts de paillettes d'or et au loin une musique merveilleuse s'éleva. Puis Don Bosco entendit ces mots:

« Mon Jean, je t'attends au ciel car toi et moi nous sommes inséparables! »

Et subitement tout disparut.

Ainsi le Bon Dieu avait voulu apporter à notre saint la douce certitude que sa maman était au ciel.

## UN ÉCHANGE DE VOIX PEU BANAL

Un hiver de l'année 1880 Don Bosco, qui aimait beaucoup la France et s'y rendait souvent, vint à La Navarre, près de Toulon, où il avait pris en charge un orphelinat qui n'allait plus très bien.

Evidemment on s'était préparé à recevoir le saint et à le fêter de son mieux. Pour cela on avait monté une pièce de théâtre où il y avait de jolis chants. Or quelques minutes avant le lever du rideau l'organisateur de la séance vint trouver Don Bosco, l'air navré.

« Mon Père, nous voilà dans de beaux draps! Le principal de nos acteurs n'a plus de voix. Hier il a joué dans la cour puis a bu de l'eau froide; depuis ce matin impossible de l'entendre proférer un son. C'est probablement le diable qui s'en mêle. En tout cas il nous est impossible de jouer la pièce prévue.

— Faites venir le petit acteur, dit le saint sans se troubler.

Le malheureux était un jeune garçon de 13 ans. Il s'appelait Michel Blain.

« Alors, tu ne peux pas chanter? » interroge Don Bosco.

De la tête l'enfant fait signe que non.

« Moi, je ne suis pas enrhumé, continue le saint.

Si tu veux je vais te passer ma voix et tu me donneras ton rhume. Nous sommes d'accord? »

Michel ne comprend pas très bien cette étrange proposition. Toutefois il fait signe qu'il accepte...

« Eh bien! mets-toi à genoux. Je vais te donner ma bénédiction. »

Et tout d'un coup, ça y est! Michel peut parler et chanter de sa belle voix claire. Par contre Don Bosco ne peut plus prononcer un seul mot...

Grâce à cet échange peu banal la pièce fut magnifiquement jouée, à la grande joie de tous. Quand elle fut terminée Don Bosco fit appeler Michel. Du geste il lui expliqua qu'il avait besoin de sa voix pour parler aux enfants de la maison et aussi à tous les bienfaiteurs venus pour le voir. Michel redevint donc muet... et il dut soigner ses cordes vocales pendant plusieurs jours.

Don Bosco, le voyant passer dans la cour lui dit avant de partir: « Michel, tu es content? — Oui, Père. — Aimes-tu Don Bosco? — Oh, oui. — Ne voudrais-tu pas rester avec lui plus tard pour l'aider? — Si! — Eh bien! demande au Père directeur qu'il te fasse étudier le latin. Tu prendras la soutane et tu travailleras longtemps au service des enfants de France. » Cette prophétie se réalisa à la lettre. Le jeune Michel devint prêtre salésien et fut plusieurs fois directeur d'oeuvres de jeunesse. Il mourut à l'âge de 82 ans, curé de la paroisse N. D. Auxiliatrice à Nice.

Ne pensez-vous pas que l'on pourrait proposer Don Bosco comme Patron aux artistes de théâtre et aux chanteurs? Il les aiderait du haut du ciel à se servir de leur voix pour louer Dieu, notre Père.

## UN MANGEUR DE CURÉS QUI S'É CONFESSE

La scène que je vais vous raconter s'est passée à Marseille. Don Bosco avait fondé dans ce grand port, au pied de la colline qui conduit à Notre-Dame de la Garde, une école importante. En l'honneur du pape Léon XIII il avait baptisé cette maison: Oratoire Saint-Léon. On se souvient qu'à Turin le saint avait fondé l'*Oratoire* du Valdocco. Oratoire veut dire « maison où l'on prie ». Ceci indiquait l'ambiance dans laquelle baignait l'éducation salésienne voulue par le saint.

Or un jour que Don Bosco était en visite à l'Oratoire de Marseille, voilà qu'une dame demande à lui parler.

« Mon Père, lui dit-elle, j'ai deux gros chagrins. D'abord mon mari, qui n'est pourtant pas méchant, dit qu'il ne croit à rien, qu'il n'a pas la foi. Il prend parfois plaisir devant moi à se moquer des prêtres! En outre j'ai un petit garçon de cinq ans, Jacques, et il ne parle pas encore. J'ai grand-peur qu'il ne reste muet toute sa vie. C'est affreux! Don Bosco venez à mon aide, je vous en supplie! »

— Madame, ayez confiance, répond tranquillement notre saint. Recommandons cette affaire à Notre-Dame Auxiliatrice. Si nous la prions bien elle

nous exaucera! Nous allons le faire tous les deux, n'est-ce pas?»

La brave dame rentra chez elle, rassurée par ces bonnes paroles. Dès qu'elle fut à la maison elle ne put s'empêcher de tout raconter à son mari. Elle aurait mieux fait de se taire, comme on va le voir.

« Don Bosco? Qu'est-ce que c'est que ces histoires! Tu sais bien que moi je ne crois pas aux curés et encore moins à leurs prières. On n'a pas idée d'aller perdre son temps chez eux!»

Le bonhomme, furieux, ajouta des choses épouvantables à l'adresse du Bon Dieu et de sa femme.

Celle-ci, pour calmer un peu l'orage, prépara le souper... et l'on se mit à table.

« Et puis, tu sais, reprend la dame au bout d'un moment de silence, j'ai confié à Don Bosco la guérison de notre enfant. »

Son mari avait à peine eu le temps de hausser les épaules pour se moquer d'elle une fois de plus que, dans la chambre voisine, un double cri retentit:

« Papa! Papa! »

C'était Jacques qui, pour la première fois, déliait sa langue et appelait son père!

Celui-ci, bouleversé, se leva. N'osant montrer son émotion à sa femme, il alla s'enfermer dans sa chambre. La maman courut embrasser son petit Jacques et constata que l'enfant était parfaitement guéri.

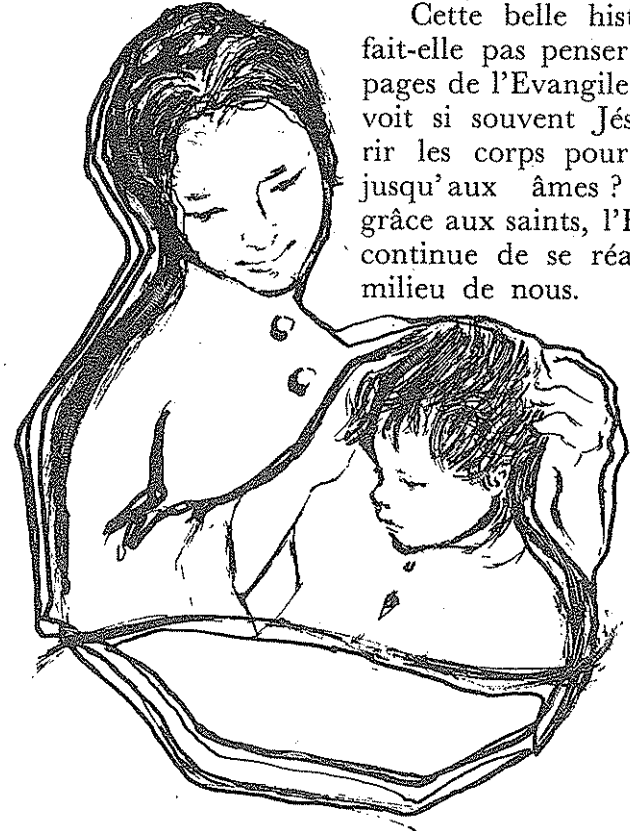
Dès le lendemain son mari se présentait à l'Oratoire Saint-Léon et demandait à parler à Don Bosco. Cependant, il ne voulait pas encore s'avouer vaincu...

« Monsieur l'abbé, dit-il au saint, je ne crois pas aux curés!»

— Eh bien! répliqua Don Bosco en souriant, acceptez-moi au moins comme votre ami!

Puis une longue conversation s'engagea entre les deux hommes. Au bout d'un moment le fameux « mangeur de curés » tombait à genoux devant le prêtre et se confessait comme un enfant. Il était devenu croyant... Par-dessus le marché il devint aussi bienfaiteur de Don Bosco!

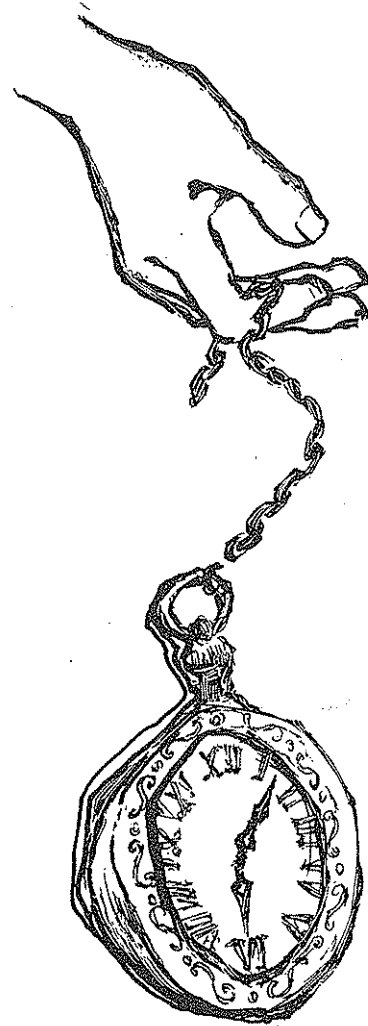
Cette belle histoire ne fait-elle pas penser à telles pages de l'Évangile où l'on voit si souvent Jésus guérir les corps pour arriver jusqu'aux âmes? Ainsi, grâce aux saints, l'Évangile continue de se réaliser au milieu de nous.



L'AUTOGRAPHE  
ET LA MONTRE...

**D**isciple fervent de saint François de Sales, Don Bosco aimait à répéter après l'évêque de Genève: « Un saint triste est un triste saint. » Et il ne manquait pas de payer d'exemple chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Souvent d'ailleurs ces bons tours étaient faits en faveur de ses enfants. On se souvient encore à Paris, bien que cela date de la lointaine année 1883, de la surprise qu'éprouva une vénérable dame de la haute bourgeoisie désireuse de se procurer coûte que coûte un autographe du saint de Turin. Don Bosco ne s'estimait pas au-dessus du commun des mortels et il ne pensait pas, dans sa simplicité, devoir accéder à de semblables demandes. La brave dame insistant d'abord par personne interposée puis personnellement, le saint finit par se laisser fléchir mais d'une manière aussi originale que fructueuse... Prenant une image pieuse il inscrivit au verso ces simples mots: « Reçu de Mme X la somme de mille francs pour mes œuvres! » L'autographe était authentique, l'importance de la somme à verser ne l'était pas moins! L'histoire ajoute que la dame, satisfaite, s'exécuta de bonne grâce.



Au cours de ce même voyage en France une autre anecdote eut, dans les salons parisiens, son petit succès. Cette fois il ne s'agissait pas d'une dame mais bien d'un monsieur réputé fort riche. Désireux de connaître le célèbre prêtre italien il avait invité Don Bosco à prendre un repas chez lui. Le saint avait accepté, poussé par le secret espoir de trouver dans sa serviette une substantielle enveloppe. Hélas! il n'y trouva rien. A la fin du repas, comme on se réunissait au salon pour prendre le café, l'hôte parisien s'avança vers son illustre invité et lui dit: « Mon Père, j'entends dire de vous des choses étonnantes. On prétend que vous faites même des miracles! Ne pourriez-vous pas en faire un petit ici, que je verrais de mes yeux? »

— Pourquoi pas? répondit le saint sans s'émouvoir. Attendons que l'oc-

casation se présente si vous voulez.» Et l'on se mit à parler d'autre chose.

Au bout d'un moment Don Bosco, voyant le maître de maison à nouveau près de lui, lui pose discrètement cette question: « Voulez-vous me dire l'heure qu'il est, s'il vous plait? — Avec plaisir, dit le monsieur en mettant la main à la poche de son gilet. Stupeur! Sa montre a disparu... « Ah ça, monsieur l'abbé, dit le maître de céans voyant le sourire narquois de Don Bosco, vous êtes un habile homme. Mais je vous en prie rendez-moi ma montre, j'y tiens. » Il ne s'était pas trompé, c'était bien l'homme de Dieu qui la lui avait adroitement subtilisée comme naguère il avait fait disparaître celle du curé de la cathédrale.

« Je vous la rendrai, dit Don Bosco, je ne suis pas un voleur! Cependant j'y mets une petite condition.»

— Laquelle? demande le monsieur un peu inquiet...

— Que vous me donniez pour mes orphelins le prix de votre montre!

Une bonne montre coûtait à l'époque 300 francs-or, ce qui faisait une somme rondelette. L'hôte, rassuré, en mit généreusement 500 dans la main de Don Bosco.

Et par ce biais pas banal le saint obtint ce qu'il avait compté trouver sur son assiette en acceptant l'invitation...

UN BARON  
BIEN ATTRAPÉ!

Un jour Don Bosco se trouvant en voyage en France fut invité à prendre un repas chez un monsieur riche et noble, enfin pour tout dire chez un baron...

Evidemment on y servit des choses exquis. La vaisselle était magnifique et le service, cuillers, fourchettes et couteaux étaient en pur argent.

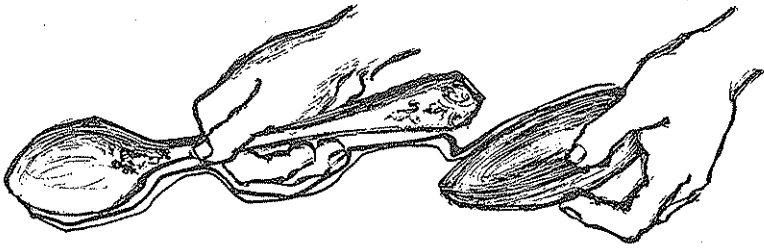
Mais vous savez que Don Bosco n'allait pas chez les riches pour son plaisir! Même au milieu des plus splendides banquets il pensait à ses orphelins. Eux avaient tout juste de quoi manger grâce d'ailleurs à la Bonne Providence qui leur donnait, comme aux oiseaux des champs, leur nourriture quotidienne. Mais cette Providence se servait de Don Bosco pour rapporter à la maison les sommes nécessaires à payer la note du boulanger ou de l'épicier.

Aussi quand le moment fut venu de s'en aller notre saint fut-il très peiné de voir que monsieur le Baron, d'habitude très généreux, ne lui donnait rien.

« Il a dû oublier, se dit Don Bosco! Je vais lui rappeler gentiment la chose! »

Il s'approcha alors de la table puis commença à mettre dans sa valise les cuillers et les fourchettes en argent ciselé... Les invités et les dames qui les





accompagnèrent regardaient avec de grands yeux et étaient plutôt scandalisés. « Comme il est sans gêne ce prêtre de Turin » pensaient-ils tout bas...

Quand Don Bosco eut terminé sa petite opération il se tourna vers le maître de la maison et lui dit en souriant: « Cher Monsieur le Baron, combien peut valoir un service comme celui-là? »

— Neuf, il vaut 10.000 francs, répondit ce dernier. Mais revendu on en tirerait beaucoup moins. Peut-être 1.000 francs!

— Eh bien! reprit notre bon saint, plutôt que de le revendre à d'autres c'est à vous que je le laisse. Donnez-moi 1.000 francs pour mes orphelins!

Alors un rire sonore éclata dans toute la salle... Et sur-le-champ le Baron déboursa 1.000 francs qu'il mit dans la main de Don Bosco.

Evidemment le saint vida sa valise et rendit le service dont il aurait été bien embarrassé s'il l'avait emporté chez lui tellement il était luxueux.

Quel joyeux farceur tout de même, ce Don Bosco!

On se souvient de ce petit garçon prénommé Michel, auquel Don Bosco avait miraculeusement prêté sa voix un jour qu'il était enrhumé. Vous vous rappelez également que le saint lui avait dit avant de partir: « Demande au Père Directeur de te faire étudier le latin. Plus tard tu aideras Don Bosco! »

De fait le jeune Michel Blain fit du latin, étudia encore beaucoup d'autres choses puis finalement prit la soutane.

Aux vacances d'été son grand ami de Turin ne l'oubliait pas. Il lui arrivait souvent de l'inviter à passer quelques semaines auprès de lui pour l'aider à répondre aux nombreuses lettres qu'il recevait de France. C'est ainsi qu'un après-midi de septembre où le jeune abbé Michel avait bien travaillé au Valdocco, le saint lui proposa de faire une petite promenade. On attela un vieux fiacre, car Don Bosco était devenu un vieillard et avait beaucoup de peine à marcher... et fouette cocher! on partit dans la direction des collines qui bordent la ville. Là Michel descendit pour se dégourdir les jambes. Don Bosco, qui le suivait du regard, s'aperçut qu'il y avait au bord d'un sentier, de magnifiques noisettes paraissant n'appartenir à personne.

UN MIRACLE  
OPÉRÉ AU VOL...

**D**on Bosco guérissait volontiers les enfants, il les aimait tellement! Voici le récit authentique de la guérison d'un certain petit Jean qui sort vraiment de l'ordinaire...

En 1883 Don Bosco fit un voyage de trois grands mois à travers la France. Parti de Turin le 13 février il n'y rentra que le 31 mai suivant. Or le 6 avril de cette année-là il se trouvait de passage à Lyon. Il y comptait pas mal d'amis du fait qu'il était venu dans la grande cité l'année précédente solliciter l'aide de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en faveur de ses missions de Patagonie. Comme notre saint voyageur se trouvait à la sacristie d'une église de la ville où il venait de célébrer la messe devant une foule enthousiaste, un des enfants de chœur se présenta et lui dit: « Bonjour, mon Père. Vous ne me reconnaissez pas? »

— Pas précisément, répondit Don Bosco un peu surpris.

— Je suis votre petit Jean!

— Mon petit Jean?

— Oui... Jean Courtois. Rappelez-vous, à Cannes... sur le quai de la gare!

— Ah, oui, reprit le saint. Je me souviens mainte-

nant. Tu étais malade et l'on t'avait amené sur un brancard. Comment vas-tu?

— Vous le voyez, Père, je vais très bien. Et c'est pour vous remercier que je suis venu vous servir la messe ce matin.

De fait le garçon semblait se porter à ravir. Et il ressemblait bien peu à la pauvre petite loque que Don Bosco avait bénie deux ans plus tôt en gare de Cannes. Car le miracle avait eu lieu sur le quai de la gare, à la sauvette pourrait-on dire et au grand étonnement de tous. Les choses s'étaient passées ainsi.

Don Bosco se trouvait sur la côte d'Azur où il séjournait à peu près chaque année depuis qu'il avait fondé des œuvres à Nice, Marseille et Toulon. Les parents du jeune Courtois ayant appris sa présence sur la côte lui avaient écrit, le suppliant de s'arrêter à Cannes afin de donner à leur enfant la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice. Le petit malade était cloué depuis des mois sur une chaise longue et le diagnostic des médecins était plus que réservé. Don Bosco, trop occupé, n'avait pu accéder à ce désir. Apprenant un jour que le saint de Turin allait passer en gare de Cannes les parents avaient payé d'audace et fait transporter leur petit Jean sur le quai de la gare, où le wagon du thaumaturge devait s'arrêter. Le train arriva... mais il n'avait que deux minutes d'arrêt! Don Bosco alerté, descendit de son compartiment et questionna rapidement le malade. « Qui es-tu, mon petit? Comment t'appelles-tu? — Je m'appelle Jean Courtois. Bénissez-moi, mon Père », murmura le petit infirme. Don Bosco se recueillit, récita une brève prière puis bénit l'enfant. Le sifflet du chef

de gare lui rappela qu'il fallait rejoindre sa place et il bondit sur le marchepied du wagon. « Encore un mot, mon Père, suppliait Jean toujours étendu sur sa civière, un tout petit mot! » Se retournant vers le garçon le saint lui cria: « Que fais-tu là? N'as-tu pas honte de te faire porter comme ça! Allons, lève-toi vite! »

De retour dans son compartiment Don Bosco jeta un regard par la portière tandis que le train s'ébranlait lentement. Il vit Jean se dresser sur sa couche puis marcher dans sa direction en agitant la main vers son bienfaiteur... Mais il était trop tard pour que le petit infirme acquittât sa dette... La dernière rame de wagons disparaissait déjà à l'extrémité de la voie.

C'est pourquoi notre jeune miraculé avait sauté sur l'occasion qui lui était offerte de servir la messe à Don Bosco à Lyon quoique deux années se soient écoulées depuis sa guérison. Est-il jamais trop tard pour témoigner à quelqu'un sa reconnaissance? Pour un miracle de cette taille, certainement pas...

## UNE GUÉRISON A RETARDEMENT



Contrairement au récit qui précède voici un miracle qui fut à la fois très lent et très rapide... la seconde condition étant requise, comme nous l'avons vu, pour qu'on puisse parler de miracle.

Le fait s'est passé à Neuilly, près de Paris, dans ce coin de banlieue où abondent les riches demeures. Dans une de ces villas cossues se mourait, en 1883, une petite Marguerite de Cholet. Les docteurs les plus réputés s'étaient penchés sur son cas. Aucun n'avait pu lui apporter un réel soulagement. Découragée la jeune fille attendait la mort... Afin de s'y préparer elle avait appelé un prêtre et reçu les derniers sacrements. Comme on le voit la situation était grave. Or il se trouva que Don Bosco vint à Paris cette année là, faisant courir toute la capitale, ameutant même les célébrités, tel Victor Hugo ou le Prince Czartoryski dont le fils aîné devait devenir un disciple fervent du saint. La famille de Marguerite entendit parler de l'illustre thaumaturge italien. Nouveau François de Paule, il passait pour semer les guérisons sous ses pas. Elle lui écrivit donc, le priant de venir à Neuilly bénir l'adolescente qui se mourait. Don Bosco s'y rendit, entre deux courses en ville.

S'approchant du lit de la malade, il lui dit: «Avez-

vous la foi? — Oui, mon Père, répondit madame de Cholet pour sa fille, qui n'avait déjà plus de voix. — Alors, vous guérirez, assura le saint, car la foi obtient tout. Récitez simplement chaque jour un Pater, un Ave et un Gloria en l'honneur du Cœur Miséricordieux de Jésus. Ajoutez-y un Salve Regina afin que la Vierge Auxiliatrice vous prenne sous sa protection. Et faites cela jusqu'au 15 août! — Jusqu'au 15 août, gémit la pauvre maman. C'est bien loin, mon Père! On était en effet en mai. Quand je pense que vous n'auriez qu'à prendre ma fille par la main et à lui dire de se lever... — Faites ce que je vous dis, insista Don Bosco. De mon côté je prierai et ferai prier mes enfants à votre intention.» Puis le saint se retira.

La malade avait suivi cette conversation comme dans un rêve. La visite terminée elle eut une quinte de toux terrible et de jour en jour son état empira. Chaque nuit elle brûlait de fièvre, n'arrivant pas à fermer les yeux. Sa maigreur devint effrayante. Deux mois après la visite de Don Bosco elle était devenue un vrai squelette. Sa mère, désolée, comptait les jours qui la séparaient de la fête du 15 août.

Le prêtre turinois avait-il dit vrai? Sa fille pouvait-elle guérir alors qu'elle paraissait avoir déjà un pied dans la tombe? Avoir la foi, c'est beau à dire... mais quand on voit que les choses vont de plus en plus mal, et cela malgré les prières faites avec ferveur, on la perd! Et cette maman sentait qu'elle perdait confiance en Dieu... Enfin, le 15 août arriva. La malade était toujours dans son lit, pâle comme une morte. Guérir aujourd'hui, se disait M.me de Cho-

let, ce ne serait pas une guérison mais une résurrection! Comme elle se préparait pour aller à la messe paroissiale, elle entend soudain sa fille qui lui crie: « Maman, je suis guérie! » La pauvre femme bouleversée accourt. Elle trouve la mourante assise sur sa couche, rayonnante de joie. Il lui semble même que son teint est quelque peu rosé... « Vite, donne-moi mes vêtements, je t'accompagne à l'église! » On apporte quelques effets à la jeune fille, elle les passe avec des gestes quelque peu saccadés mais sans l'aide de personne. Une demi-heure plus tard elle est agenouillée auprès de sa mère et suit la messe paroissiale. Evidemment elle remercie Dieu par une fervente communion, unissant dans une même action de grâces Celle qu'elle a invoquée quotidiennement depuis le mois de mai, la Vierge Auxiliatrice. Le miracle tint bon puisque par la suite la jeune fille se maria, devint maman de trois robustes enfants et ne mourut qu'à l'approche de ses quatre-vingts printemps!

Grâce à retardement... voulue sans doute par la Providence pour mettre à l'épreuve la foi de deux chrétiennes qui, gâtées par la fortune, n'éprouvaient sans doute que médiocrement le besoin de faire confiance au ciel!



UN SAINT  
QUI MANGE DU GATEAU

Un jour de l'année 1880 deux honorables dames de Nice tenaient à peu près ce langage :

— Chère madame Beaulieu, disait l'une, Don Bosco vient d'arriver dans notre ville. Le connaissez-vous ?

— Non !

— Eh bien, c'est un saint ! Un saint qui fait même des miracles...

— Un saint, ma chère ? En êtes-vous bien sûre ? Moi j'en ai connu un, un vrai. Je suis allée à Ars naguère et j'ai vu son curé. Ah ! oui, celui-là c'était un vrai saint. Il ne mangeait presque rien, à peine quelques méchantes pommes de terre cuites à l'eau. Il faisait des pénitences extraordinaires et il avait un visage d'une maigreur ! C'était impressionnant.

— Don Bosco n'est pas aussi maigre que votre bon curé d'Ars, répondit la première de ces dames, mais il use tout de même sa vie au service du Bon Dieu et des pauvres, surtout des orphelins.

— Eh bien ! chère amie, je ne demande qu'à faire sa connaissance. Je vous dirai si c'est un saint. Où peut-on le voir ?

— Rien de plus facile. Il déjeune demain chez une de mes amies. Je vous y emmène si vous voulez.

— D'accord, chère madame. A demain.



Ce qui fut dit fut fait... Le lendemain nos deux dames arrivaient dans la famille où le saint était invité. Elles se placèrent au bon endroit afin de bien voir cet hôte illustre.

Dès le début, Don Bosco prend le verre qui était devant lui, le lève puis, souriant, boit à la santé de la famille qui le recevait si gentiment.

Mme Beaulieu en fut mal impressionnée. « Un vrai saint, se dit-elle, ne boirait pas ainsi du bon vin ! »

Le repas continue... Don Bosco y montre un visage gai, causant aimablement avec ses voisins, parlant de ses œuvres, de ses projets et surtout de ses enfants. Tout en parlant il mangeait comme tout le monde. Arrivé au dessert on lui présenta un superbe gâteau. « Que va-t-il faire ? » se demanda Mme Beaulieu. Il en prit une bonne part, tout simplement...

Cette fois notre dame fut au bord du scandale. « Un vrai saint, pensa-t-elle, ne mange pas de gâteau

comme cela! Il se mortifie. Non, vraiment, ce Don Bosco n'est pas ce que mon amie m'avait dit!» Sur ce on se leva de table après une courte prière.

Mme Beaulieu en profita pour approcher Don Bosco et le saluer. Elle le fit en grande dame qu'elle était, avec beaucoup de compliments. Quand elle eut terminé, le saint lui glissa à l'oreille avec un fin sourire: « Madame, saint Paul a dit: " Quand vous mangez ou quand vous buvez, faites tout au nom du Seigneur et pour sa gloire!" »

A ces mots notre pauvre dame fut abasourdie. Elle aurait voulu rentrer sous terre! Ce prêtre, qui mangeait du gâteau, avait donc deviné ce qu'elle pensait; il avait lu dans son coeur! C'était donc un saint, un vrai, malgré les apparences! Du coup Mme Beaulieu fut convertie! Et à partir de ce jour elle devint une fervente bienfaitrice de Don Bosco.

Cette anecdote eut son pendant à Lille, quelques semaines plus tard. Ce soir-là à la table de Monsieur de M. on était arrivé au dessert et une superbe tarte se mit à circuler. A cet instant Don Bosco vit deux de ses voisines de table qui, penchées l'une vers l'autre, se disaient certainement: « C'est un saint, vous allez voir, il n'en prendra qu'un tout petit morceau! » Or Don Bosco s'en coupa un remarquable triangle. Ce que voyant l'une des voisines murmura dans l'oreille de l'autre: « On voit bien que s'est un saint: il veut par ce geste nous faire croire qu'il ne l'est pas! »

« Voyez-vous, disait Don Bosco en racontant malicieusement ce trait à ses fils de Turin, l'important dans la vie est de jouir d'une bonne réputation. Après cela on peut se permettre tout ce qu'on veut! »

## UNE MIGRAINE QUI SE DÉPLACE...

C'était un soir de l'année 1885. Don Bosco arrive à Marseille où il a fondé depuis bientôt dix ans une école et un patronage. Accueilli avec la joie que l'on devine, il a promis de célébrer la messe le lendemain matin dans une église de la ville puis de faire une conférence aux bienfaiteurs de ses œuvres. Or, le lendemain, à l'heure de la messe, point de Don Bosco en vue! Son secrétaire frappe à la porte de sa chambre. Serait-il encore couché, lui d'ordinaire si matinal? Mais oui... Voilà que du fond du lit une voix faible répond: « Entrez! »

— Excusez-moi, mon Père, dit le secrétaire, mais c'est l'heure de votre messe! L'église, est paraît-il, pleine de fidèles et le curé vous attend.

— Mon pauvre ami, gémit le saint, j'ai attrapé cette nuit, je ne sais comment, une migraine épouvantable. Il me semble que l'on me frappe à coups de marteau dans la tête. Evidemment je n'ai pas fermé l'œil. Impossible maintenant de me lever. A moins que... ajoute le malade.

— A moins que quoi? demande le secrétaire intrigué.

— A moins que tu veuilles te charger de mon

mal. Dans ce cas je pourrai aller jusqu'à l'église puis faire ma conférence...

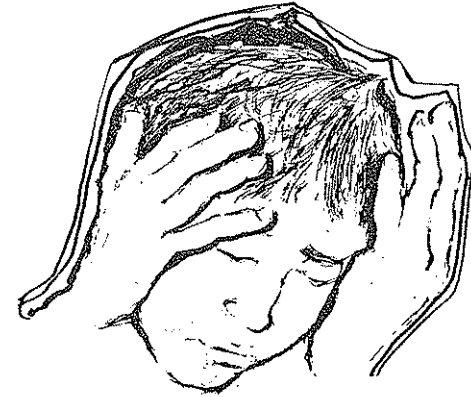
Devant l'étrangeté de la proposition le secrétaire pouffe de rire et dit en se sauvant: « Donnez-moi tout ce que vous voudrez, Don Bosco, mais de grâce levez-vous! »

Le malheureux compagnon du saint était à peine arrivé dans sa propre chambre qu'il pousse un cri et doit s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Il lui semble que soudain sa tête a été serrée dans un étau et qu'elle va éclater! Péniblement il se traîne jusqu'à son lit puis s'y étend, cherchant, mais en vain, d'où ce mal subit a pu lui venir.

Pendant ce temps Don Bosco s'est levé, est descendu de sa chambre, puis s'est rendu à l'église paroissiale où la foule l'attend avec impatience. Il célèbre la messe, distribue d'innombrables communions, enfin après un rapide petit déjeuner, il fait la conférence annoncée.

Lorsque tout fut terminé il revint à l'Oratoire Saint-Léon où se trouvait son malheureux secrétaire. En entrant dans sa chambre il lui dit avec le sourire: « Tu m'as rendu un fier service, sais-tu? J'ai pu faire face à tout! Mais maintenant cela suffit! » Et tandis que le saint délivrait son compagnon par une simple bénédiction, lui, reprenait le mal à son propre compte. Curieuse illustration, à vrai dire, de la mystérieuse « communion des saints » qui n'est pas uniquement réservée aux rapports entre les membres de l'Eglise Triomphante et ceux de l'Eglise Militante. Que d'âmes généreuses offrent ici-bas, sur leur couche de malade, dans leur cellule de cloître, des souffrances desti-

nées à préserver d'autres membres du Corps Mystique! Rappelons-nous sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus marchant péniblement dans le jardin de Lisieux pour qu'un missionnaire vole allégrement au secours des âmes à lui confiées. Peut-être oublions-nous trop souvent cette méthode authentique d'apostolat par « ricochet »? Don Bosco nous en fait heureusement souvenir...





UN CHIEN A ÉCLIPSE...  
LE GRIGIO

La vie des saints est riche de traits rappelant comment les animaux furent souvent les fidèles compagnons des serviteurs de Dieu. Saint Paul, ermite, avait un corbeau qui chaque jour lui apportait, dans son désert, un pain cuit à point. Citons, pour mémoire, son voisin de solitude, saint Antoine et son fidèle ami habillé de soie... Qui ne connaît par ailleurs le loup de Gubio converti par François d'Assise? Don Bosco eut également son compagnon, aussi discret que fidèle, le fameux Grigio! C'était un chien au pelage cendré, ce qui lui avait valu d'être appelé Il Grigio c'est-à-dire le Gris; un molosse d'une telle carrure que lorsqu'on l'apercevait pour la première fois il faisait peur! C'est ainsi que quand Maman Marguerite le vit arriver au Valdocco en compagnie de son fils elle s'écria en levant les bras au ciel: « Oh! l'affreuse bête! » Puis elle se sauva aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient... La brave femme toutefois ne tarda pas à changer rapidement d'avis. A quelque temps de là en effet, comme Don Bosco voulait sortir après le dîner accompagné de quelques apprentis, car on avait déjà attenté à sa vie, il trouva le Grigio couché en travers du portail. Le concierge avait bien tenté de le chasser, voire de le battre. Peine

perdue. Rien n'avait pu faire reculer le brave toutou.

« Tiens, dit Don Bosco en l'apercevant, nous serons un de plus ce soir à sortir en ville! » Mais comme il tentait d'enjamber l'animal celui-ci poussa un tel grognement qu'il fit reculer toute la troupe! Le saint essaya de passer derrière lui. Peine perdue; le Grigio veillait. Sortant ses redoutables crocs, il grognait si fort que les garçons mirent en sûreté leurs mollets moins bien protégés que ceux de Don Bosco qui avait une soutane... La bonne Maman Marguerite, qui assistait à la scène depuis sa cuisine, cria alors à son fils: « Si tu ne veux pas écouter ta mère, obéis au moins à ce chien et reste ici! Tu vois bien qu'il est trop tard pour t'aventurer dans le quartier! » A ces paroles de sagesse le fils obéit à sa mère... et Don Bosco monta dans sa chambre tandis que les garçons gagnaient leur dortoir.

Un quart d'heure ne s'était



UN CHIEN A ÉCLIPSE...  
LE GRIGIO

La vie des saints est riche de traits rappelant comment les animaux furent souvent les fidèles compagnons des serviteurs de Dieu. Saint Paul, ermite, avait un corbeau qui chaque jour lui apportait, dans son désert, un pain cuit à point. Citons, pour mémoire, son voisin de solitude, saint Antoine et son fidèle ami habillé de soie... Qui ne connaît par ailleurs le loup de Gubio converti par François d'Assise? Don Bosco eut également son compagnon, aussi discret que fidèle, le fameux Grigio! C'était un chien au pelage cendré, ce qui lui avait valu d'être appelé Il Grigio c'est-à-dire le Gris; un molosse d'une telle carrure que lorsqu'on l'apercevait pour la première fois il faisait peur! C'est ainsi que quand Maman Marguerite le vit arriver au Valdocco en compagnie de son fils elle s'écria en levant les bras au ciel: « Oh! l'affreuse bête! » Puis elle se sauva aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient... La brave femme toutefois ne tarda pas à changer rapidement d'avis. A quelque temps de là en effet, comme Don Bosco voulait sortir après le dîner accompagné de quelques apprentis, car on avait déjà attenté à sa vie, il trouva le Grigio couché en travers du portail. Le concierge avait bien tenté de le chasser, voire de le battre. Peine

perdue. Rien n'avait pu faire reculer le brave toutou.

« Tiens, dit Don Bosco en l'apercevant, nous serons un de plus ce soir à sortir en ville! » Mais comme il tentait d'enjamber l'animal celui-ci poussa un tel grognement qu'il fit reculer toute la troupe! Le saint essaya de passer derrière lui. Peine perdue; le Grigio veillait. Sortant ses redoutables crocs, il grognait si fort que les garçons mirent en sûreté leurs mollets moins bien protégés que ceux de Don Bosco qui avait une soutane... La bonne Maman Marguerite, qui assistait à la scène depuis sa cuisine, cria alors à son fils: « Si tu ne veux pas écouter ta mère, obéis au moins à ce chien et reste ici! Tu vois bien qu'il est trop tard pour t'aventurer dans le quartier! » A ces paroles de sagesse le fils obéit à sa mère... et Don Bosco monta dans sa chambre tandis que les garçons gagnaient leur dortoir.

Un quart d'heure ne s'était



pas écoulé qu'un voisin frappait à la conciergerie en disant: « Surtout que Don Bosco ne sorte pas. Il y a au coin de la rue une bande de rôdeurs qui parlent de lui faire un mauvais coup! »

« Brave Grigio, pensa Don Bosco quand on lui fit part de ce message; il m'a sans doute sauvé la vie! » C'était probablement exact.

Ce chien mystérieux avait ceci de curieux qu'il ne mangeait jamais et que par ailleurs on ne savait ni d'où il venait ni où il s'en allait. C'est ainsi qu'un soir les enfants, n'arrivant pas à lui faire prendre quoi que ce soit, l'enfermèrent dans une de leurs classes espérant que le lendemain matin la bête affamée accepterait quelque chose de leur main. Quand, après la messe, ils crurent aller délivrer leur prisonnier, ils s'aperçurent que le Grigio n'était plus là! La porte avait cependant été soigneusement fermée à clé et les fenêtres closes! Les garçons stupéfaits coururent en informer Don Bosco.

« Mon Père, le Grigio n'est plus là. Où est-il passé? »

— Je ne sais pas, répondit le saint. Ce que je puis vous dire c'est qu'il n'est pas un animal comme les autres... »

« Un Ange Gardien habillé en chien? » suggérait un jour quelqu'un pour tenter d'éclaircir le problème. C'était, semble-t-il, le simplifier à l'excès...

‘ AIE! JE SUIS MORT!’ ”

**D**on Bosco était souvent appelé la nuit pour administrer des malades ou pour leur donner la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice avec laquelle il obtenait de nombreuses guérisons. Mais le Valdocco était un quartier peu habité et surtout fort mal famé. Voilà pourquoi il était dangereux de s'y aventurer après la tombée de la nuit. Nous venons de le voir...

Un soir que notre saint rentrait seul, voilà que des pas retentissent derrière lui. Il se retourne et que voit-il? Un homme, armé d'un gros gourdin et qui cherchait à le rattraper. Heureusement Don Bosco avait encore de bonnes jambes. Sans hésiter il s'élance dans la direction de l'Oratoire qui était tout proche. Mais voilà que débouche d'une ruelle un groupe d'individus cherchant à lui barrer la route! Notre saint s'arrête pile, se retourne brusquement, puis d'un violent coup de coude dans l'estomac envoie à terre l'homme au gourdin! Comme quoi cela sert d'être sportif, même quand on est un saint!

Le pauvre type, étendu à terre, se met à hurler en se tenant le ventre: « Aïe! Aïe! Je suis mort... » Mais voilà que les autres sortent à leur tour des matraques et se jettent sur Don Bosco! Cette fois, la partie est trop inégale... Le saint se voit perdu! Mais

non... car le Grigio arrive en bondissant, venu d'on ne sait où. Se plaçant près de son maître, il se met à aboyer si formidablement, montrant ses crocs et hérissant son poil, que les bandits tremblent de tous leurs membres. L'un après l'autre ils décampent sans tambour ni trompette tandis que le dernier se relève et disparaît dans l'ombre sans demander son reste.

Une fois de plus le Grigio avait sauvé son ami!

Un autre soir ce furent deux individus qui, près du Valdocco encore, se précipitèrent sur le saint. L'un d'eux lui jette un manteau sur la tête pour l'aveugler tandis que son compagnon lui applique une main sur la bouche afin de l'empêcher de crier. La situation est sérieuse! Notre pauvre abbé étouffe et se sent perdu. Soudain un aboiement terrible, semblable au hurlement d'un ours, dira plus tard Don Bosco, retentit dans la nuit. C'est le Grigio qui arrive! A sa vue l'homme qui tenait le manteau se sauve à toutes jambes... Notre saint, délivré de son bandeau, voit alors, couché à terre, son second agresseur. Étendu sur le pavé il a le museau du Grigio sur la gorge. « Don Bosco, hurle notre homme, appelez votre chien! Il va me mordre! — Je le rappellerai si vous me laissez moi-même tranquille.

— Oui, oui... Allez où vous voudrez! Mais rappelez vite votre chien!

— Grigio, viens ici, commande alors Don Bosco. Aussitôt le brave molosse vint près de lui et le bandit en profita pour disparaître.

Don Bosco avait tout de même eu chaud! Aussi alla-t-il à l'hôpital du Cottolengo, tout proche, prendre un petit cordial. Après quoi, le brave Grigio, qui



ne l'avait pas quitté, lui emboîta le pas jusqu'à l'Oratoire. Et comme pour être bien sûr que son ami dormirait tranquille, il l'accompagna ce soir-là jusqu'au pied de l'escalier conduisant à sa chambre.

Ceci a été connu en l'année 1956. Un jour le Supérieur des Salésiens de Lyon trouva dans son courrier une lettre timbrée à la gracieuse effigie de la Reine Elisabeth d'Angleterre. Le pli avait été posté au Canada. Le Père l'ouvrit avec précaution, car l'enveloppe était fort mince, l'envoi ayant été fait par voie aérienne... La missive était datée de Québec et elle portait pour signature: une religieuse de Jésus-Marie.

Or voici ce que cette soeur canadienne écrivait:  
« Mon Révérend Père,

Ceci est un fait authentique et ma vieille tante me l'a raconté souvent. Il s'est passé au mois de juillet mais je ne puis préciser exactement l'année. En ce mois d'été consacré chez nous à honorer la bonne sainte Anne, les pèlerins se rendent nombreux au célèbre sanctuaire canadien de Beauré. Du temps où ma tante était jeune on avait une foi beaucoup plus grande qu'aujourd'hui... Aussi n'était-il pas rare de voir de simples femmes entreprendre une marche de plus de trente kilomètres pour aller rendre leurs hommages à la mère de la Sainte Vierge! Par un beau clair de lune ma tante Céline, accompagnée d'une amie, voulut accomplir ce pèlerinage. Munies d'un

réticule, où elles avaient mis ce qui leur était nécessaire pour la route, elles partirent, récitant dévotement leur chapelet. De temps à autre elles s'asseyaient, pour se reposer, sur les marches de quelque vieille église de village et faisaient un brin de causerie... Elles avaient ainsi marché pendant deux heures environ et il était près de minuit quand elles entendirent soudain des voix d'hommes chantant des refrains qui étaient loin d'être des cantiques de pèlerinage... Peu à peu les voix se rapprochent, accompagnées de gros rires. Tante Céline et sa compagne tremblent de tous leurs membres. Soudain, au détour du chemin, voilà que débouche un groupe de marins en goguette, le calot sur l'oreille. Nos deux voyageuses se souviennent alors qu'une frégate est ancrée depuis la veille dans le port de Québec. Voici donc l'équipage! En zigzaguant nos hommes se dirigent vers les jeunes filles et les apostrophent cavalièrement. Morte de frayeur, ma tante lance alors un appel désespéré à Don Bosco. Elle a lu sa vie, elle reçoit le Bulletin Salésien et elle sait que le saint de Turin



est tout-puissant. A l'instant même un énorme chien bondit sur la route et vient se placer devant elle. Faisant face aux matelots, il leur montre des crocs menaçants! Il a l'air ainsi de leur dire: « Avancez maintenant, si vous en avez le courage! » Mais les marins sont impressionnés par la taille de l'animal et ils jugent prudent de ne pas se mesurer avec lui. L'air faussement dégagé, ils reprennent leur route puis disparaissent.

Le danger passé, nos deux pèlerines se demandent d'où a bien pu venir un pareil molosse. Loin d'ailleurs de les abandonner voilà qu'il s'attache à leurs pas. Et sa taille est si énorme qu'elle les intimide... Lui par contre a l'air de les connaître depuis toujours! Si elles changent de côté, il les suit. Si elles s'assoient, il les attend! Il les accompagna ainsi jusqu'à ce qu'elles arrivent au sanctuaire de Sainte-Anne. A ce moment le jour commence à poindre. C'est seulement alors qu'elles s'aperçoivent avec étonnement que la bête est d'un beau gris foncé. « Oh! s'écrie tante Céline. Le chien de Don Bosco! » Tout heureuses nos voyageuses entrent dans le sanctuaire pour faire leurs dévotions, Le chien fait mine de s'installer près de la porte pour les attendre. Hélas! quand elles sortiront il aura disparu sans que personne puisse en donner des nouvelles!

Comme à Turin le brave Grigiò avait voulu garder l'anonymat...

## UN TITRE

### CURIEUSEMENT GAGNÉ

**L**e 3 avril 1881 mourait près d'Hyères, à l'âge de seize ans, le jeune Louis Fleury Colle, fils de Maître Colle, avocat au barreau de Toulon. Don Bosco appelé d'urgence au chevet du malade ne put que lui promettre le ciel et préparer ses parents à la douloureuse séparation. Mais voici qu'au lendemain de sa mort, Louis apparut au saint, de retour à Turin... Il se promenait dans une sorte de merveilleux jardin en compagnie d'autres jeunes gens ayant vécu à l'Oratoire et qui étaient morts comme des saints. D'autres apparitions, en forme de songes, se répétèrent fréquemment au cours des mois et des années qui suivirent. Il semblait que le ciel eût choisi le jeune toulonnais pour être son messager attitré auprès du thaumaturge italien...

La plus importante de ces visions semble avoir été celle de la nuit du 30 août 1883, fête de sainte Rose de Lima, gloire de l'Amérique Latine.

Don Bosco se vit soudain transporté durant son sommeil dans un vaste salon où de nombreuses personnes causaient des missions, déplorant que tant de païens peuplent encore l'Australie, l'Inde, la Chine, le Continent Noir et l'Amérique du Sud. Comme le saint se demandait la signification de ce rassemble-

ment et surtout ce qu'il faisait, lui prêtre, au milieu de tous ces laïcs inconnus, voici que s'avance vers lui un adolescent au visage souriant, la silhouette comme auréolée de lumière. Don Bosco a vite reconnu en lui son jeune confident de Toulon. « Je viens vous apporter un peu de travail, dit Louis. Mettez-vous devant ce bureau et déroulez cette corde. » Il y avait sur une table voisine un peloton de grosse ficelle où apparaissait une série de chiffres. En regardant de près le saint comprit qu'il s'agissait de degrés de latitude... Arrivé au nombre 47 il trouva un nœud. Là, la corde se divisait en petites cordelettes partant en direction de l'Orient, de l'Occident et du Midi. A ce moment apparut sur le bureau comme une carte en relief où se profilèrent tour à tour fleuves, savanes et hautes montagnes. Cela se prolongea jusqu'au nombre 55. « Voilà la mission réservée aux salésiens, reprit Louis. Il y a là des milliers d'habitants qui attendent leur aide, c'est-à-dire la foi ». Le saint ajoute qu'après cela il se vit installé dans une sorte de wagon de chemin de fer, toujours accompagné de son céleste mentor. Si Don Bosco avait vécu quelques années plus tard il eût parlé d'avion... car en réalité c'était dans les airs qu'il était transporté, regardant par un hublot qu'il dénomme « fenêtre » de son compartiment! Parti d'Amérique Centrale il survola le Venezuela, la Bolivie puis l'immense Brésil. Là, le jeune Colle lui fit admirer une vaste cité qui n'était autre que la moderne Brasilia. L'Uruguay, le Paraguay, l'Argentine et la Pampa défilèrent ensuite sous les yeux des voyageurs qui ne s'arrêtèrent qu'au détroit de Magellan. Durant ce prodigieux parcours le jeune

Louis Colle fournit à son compagnon d'exploration une documentation étonnante sur la faune, la flore, les ressources de ces régions, allant jusqu'à indiquer les puits de pétrole qui furent découverts en 1950 dans la Terre de Feu!

Seul le tintement des trois coups de l'Angélus du matin mit fin à cet étrange survol. Or, ce cours unique de géographie, qui fut longuement rapporté par Don Bosco à ses fils, eut une conséquence inattendue. Lorsque le gouvernement brésilien construisit sa nouvelle capitale, baptisée Brasilia, on s'aperçut qu'elle était située à l'endroit même où Don Bosco l'avait vue en songe en 1883! Ainsi la vision nocturne était devenue prophétie!

Désireuses de souligner cette coïncidence, les autorités brésiliennes proclamèrent saint Jean Bosco, en 1958, *patron de Brasilia*, tandis que la Sainte Vierge en devenait, sous le nom d'Aparecida, la protectrice céleste.

Le saint de Turin, qui aimait à dire qu'il voulait être « à l'avant garde du progrès » peut être satisfait de cette promotion! La ville de Brasilia est en effet aujourd'hui la plus moderne qui soit au monde... Certains l'ont même surnommée, à cause de son architecture futuriste « la cité du XXII<sup>e</sup> siècle! »

**A** Saint-Rambert-d'Albon, dans la Drôme, habitait une dame Adèle Clément dont le mari tenait un commerce d'huile et de charbon. Le 14 octobre 1878 M. Clément s'en retournait de Chanas, bourg distant de cinq cents mètres environ de Saint-Rambert, où il avait fait une livraison. Chemin faisant il aperçoit un prêtre qui marchait péniblement. Pris de compassion il arrête son attelage et lui dit :

« Vous m'avez l'air bien fatigué, monsieur le Curé ! »

— Oh, oui, brave homme. J'ai fait un si long voyage...

— Je vous offrirais bien une place dans ma carriole, mais en pareil attirail !

— Vous me faites bien plaisir, Monsieur. J'accepte, car je n'en puis plus.

Le prêtre monte dans la charrette qui était découverte et va s'asseoir tout au fond.

Un détail auquel ne prit pas garde le brave commerçant, mais qui lui revint à l'esprit par la suite, c'est qu'aucun des passants qu'il croisa ne parut remarquer la présence plutôt étrange d'un curé, coiffé d'un large tricorne, au fond de la charrette d'un charbonnier...

On arrive bientôt au village. M. Clément tend la main au prêtre, l'aide à descendre, puis lui offre la

plus cordiale hospitalité. On s'empresse autour de l'hôte, on lui demande son nom. Il se récuse, disant simplement : « Dans quelques années mon nom sera imprimé sur des livres. Vous saurez alors qui je suis. »

Au cours du repas les braves gens narrent par le menu leurs peines de famille. Ils confient au prêtre que, par suite d'un pénible accident, leur fils est devenu aveugle, sourd et muet ! Ils ont prié tous les saints du ciel, disent-ils, mais sans résultat. « Priez encore dit l'inconnu et vous serez exaucés ! »

— Que voulez-vous dire ? interroge la maman. Il est si impotent que nous avons dû le confier à une personne amie à Coinaud, pas très loin d'ici.

Sur ce le père verse à boire à son hôte. « Conservez ce carafon en souvenir de moi, dit l'abbé en souriant. » Et de son doigt il désigne un pichet de terre cuite précieusement conservé encore aujourd'hui.

Vers la fin du repas M. Clément sortit pour faire boire son cheval. Le prêtre se leva également et dit à son hôtesse : « madame, il faut que je parte. »

« Attendez, monsieur le Curé, mon mari revient de suite. Il vous conduira voir le petit — Une voix m'appelle, reprit le prêtre. Il faut que je parte. » Et il s'en fut. Mme Clément prévint son mari qui attela en hâte, sûr de rejoindre le voyageur en chemin. Sa femme monta auprès de lui. Mais ils eurent beau fouetter leur cheval, ils ne rejoignirent personne ! « Il se sera trompé de route ? » pensèrent-ils.

Arrivés chez la nourrice, celle-ci leur fait part, encore tout émue, de la venue d'un prêtre qui a voulu voir le petit, l'a béni et puis guéri ! Ce que les parents purent constater avec la joie que l'on devine...



Ils s'enquirent du moment de la venue de ce prêtre, de sa physionomie... Nul doute n'est possible; c'est celui qu'ils ont hébergé et qui a brusquement disparu. Chose déroutante: son arrivée à Coinaud coïncide avec l'heure de son départ de Saint-Rambert!

Sept ans passèrent sans apporter le moindre éclaircissement à ce fait mystérieux. Un jour de 1885 une des personnes qui avaient vu le prêtre chez la nourrice lors de son étonnante visite apporta aux époux Clément un livre qui parlait de Don Bosco et donnait son portrait. Tous deux le reconnurent aussitôt: le prêtre du miracle, c'était lui!

Ce fait demeura cependant encore longtemps inconnu du public. Ce n'est que le 10 avril 1888, près de trois mois après la mort du saint, que Mme Clément, guérie d'une infirmité assez sérieuse par l'intermédiaire de Don Bosco, écrivit une relation des deux faits à Don Rua, premier successeur du fondateur à la tête de la Congrégation salésienne.

La petite-fille de Mr et Mme Clément, dont la mère venait de mourir à Lyon après avoir elle-même témoigné du fait par une lettre du 18 avril 1932, retraça le récit comme elle le tenait de ses parents et grands-parents.

Notons en terminant que ce 14 octobre 1878 un double miracle avait eu lieu: celui de la guérison du fils des époux Clément et le fait que ce même jour Don Bosco se trouvait à Turin... D'où ses déplacements aussi étranges que rapides...

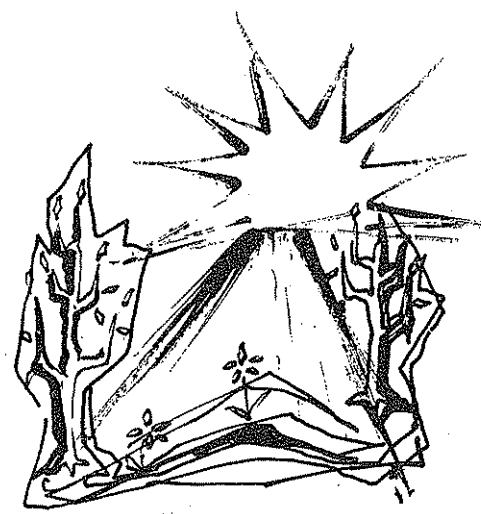
Ce phénomène, bien connu des mystiques, est appelé *bilocation*.



## TABLE DES MATIÈRES

<i>La clé du présent ouvrage . . . . .</i>	page 7
L'étrange rêve du petit Jean . . . . .	» 9
Moi, je ne crois pas au diable! . . . . .	» 12
Un sorcier qui ne l'était pas... . . . . .	» 15
Deux rêves qui tombaient à pic! . . . . .	» 18
La servante apprivoisée . . . . .	» 21
Les sabots de Don Bosco . . . . .	» 24
Charles, l'apprenti coiffeur . . . . .	» 27
La vengeance d'un saint . . . . .	» 29
Comment le diable fut mis en déroute . . . . .	» 32
Une séance de boxe publique et gratuite . . . . .	» 34
Le gars au chocolat . . . . .	» 37
Un confesseur irremplaçable . . . . .	» 40
Un mauvais souper qui se termine en banquet . . . . .	» 42
Une averse providentielle . . . . .	» 45
Comment quinze égalent trois cents plus quinze... . . . .	» 48
Un monsieur aussi pressé que généreux... . . . .	» 51
Un métier plutôt macabre . . . . .	» 54
Une bonne soeur bien surprise . . . . .	» 57
Le voleur volé... . . . .	» 60
Henri, le fils du chef de gare . . . . .	» 63
Maman Marguerite, la lessive et le crucifix . . . . .	» 65
Dans un wagon de troisième classe . . . . .	» 68
Michel et le film de ses péchés . . . . .	» 71
Une mauvaise dispute qui finit très bien . . . . .	» 73
Une mort comme il en faudrait beaucoup . . . . .	» 76
Je t'attends au ciel . . . . .	» 79

Un échange de voix peu banal . . . . .	page	81
Un mangeur de curés qui se confesse . . . . .	»	83
L'autographe et la montre... . . . . .	»	86
Un baron bien attrapé! . . . . .	»	89
Le mystérieux sac noir . . . . .	»	91
Un miracle opéré au vol... . . . . .	»	94
Une guérison à retardement . . . . .	»	97
Un saint qui mange du gâteau . . . . .	»	100
Une migraine qui se déplace... . . . . .	»	103
Un chien à éclipse... le Grigio . . . . .	»	106
« Aie! Je suis mort! » . . . . .	»	109
Le Grigio en Amérique . . . . .	»	112
Un titre curieusement gagné . . . . .	»	115
Voyage sans passeport... . . . . .	»	118



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE STEB  
13, VIA STALINGRADO - BOLOGNE  
EN SEPTEMBRE 1963

N° d'éditeur: I. 1174 — Imprimé en Italie

